DESCRIPTION ABBRÉGÉE DES MALADIES QUI REGNENT LE PLUS...

Gerhard : van Swieten

DESCRIPTION
ABBRÉGÉE
DES MALADIES
QUI REGNENT
LE PLUS COMMUNÉMENT
DANS LES ARMÉES,
AVEC
LA METHODE DE LES TRAITER.

Par M. VAN-SWIETEN, Premier Médecin de S. M. I. la Reine de Hongrie.

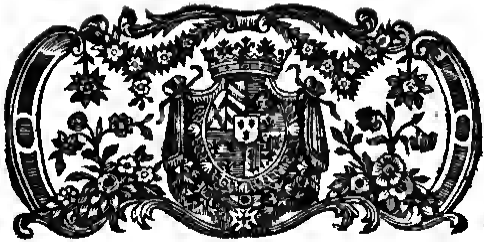
Dédiée à Mgr le Duc DE LA VAUGUYON, Pair de France, &c.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

M DCC LX.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LA VAUGUYON,

Pair de France, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Chevalier-Commandeur de ses Ordres, Gouverneur de Mgr le Duc de BOURGOGNE, &c.

MONSEIGNEUR,

Le Traité que j'ai l'honneur de vous présenter est

l'Ouvrage d'un des plus grands Médecins de l'Europe. Il renferme la Description des Maladies qui regnent dans les Armées. Il apprend l'art de conserver ou de rendre la santé à ces hommes précieux que l'honneur & la gloire appellent aux Combats, qui répandent leur sang pour la défense de leur Patrie, & sacrifient leur vie pour le soutien de leur Roi. Quel objet plus utile à l'humanité? En est-il un, MONSEIGNEUR, qui soit plus capable de fixer l'attention d'un Citoyen tel que vous? Vous

avez vû dès l'enfance, vous avez même toujours partagé avec fermeté les peines & les souffrances qu'ont éprouvés les Soldats ; vous verrez sans doute ici avec plaisir le soulagement que l'on veut apporter à leurs maux. Fait par la naissance & par le courage pour les commander, la nature vous a également fait, MONSEIGNEUR, pour les aimer & les protéger. Recevez donc, je vous en supplie, cette Dédicace comme un hommage dû à vos talens supérieurs dans

l'Art Militaire, & comme une faible reconnoissance des bontés dont vous ne cessez de me combler.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur VINCENT.

AVIS.

ON ne s'étendra pas beaucoup ici pour prouver l'utilité & l'excellence de ce Traité ; le nom de M. Van-Swieten, & les circonſtances de la Guerre ſuffiſent pour le rendre recommandable. Il y a quelques Ouvrages qui traitent des Maladies des Armées ; mais il n'y en a pas de plus concis, de plus inſtructif, & de plus généralement utile que celui que nous préſentons au public. Les Maladies y ſont bien décrites ; les ſymptomes y ſont rapportés avec exactitude & ſans confuſion ; les ſignes faciles à ſaiſir ;

la curation eſt ſimple ; on y trouve des remedes bien choiſis & que l'on peut ſe procurer aiſément dans toutes ſortes d'occaſions.

On a réduit cet Ouvrage ſous un petit format, afin de le rendre plus portatif & plus commode pour les Médecins & Chirurgiens des Armées.

Cette édition a été faite d'après celle de Vienne ; mais elle eſt plus correcte, & elle a été revue par des perſonnes de l'art, qui ont bien voulu réformer quelques fautes capitales d'impreſſion qui s'étoient gliſſées dans les formules, & qui auroient pû être très-préjudiciables à la vie des malades.

PRÉFACE.

LA vie militaire eſt ſujette à de grandes & fréquentes incommodités, qui ſont inſéparables de cet état ; elles y ſont telles, que ſouvent elles font de grands dégats, ſans épargner même les corps les plus robuſtes. Il n'eſt donc pas étonnant que l'on voie dans les Armées un grand nombre de malades.

On a cependant obſervé que les maladies qui régnent parmi les Troupes, ſe réduiſent à un nombre qui n'eſt pas extrêmement conſidérable.

C'eſt pourquoi l'on a cru qu'il ſuffiroit de parler de celles dont le ſoldat eſt le plus communément attaqué, & de les décrire de maniere à pouvoir les faire diſtinguer les unes des autres par des ſignes certains; en ajoûtant en même tems les ſymptomes qui caractériſent la diminution, ou l'augmentation du mal; & en ſpécifiant enfin les remedes qui ſuffiſent à la guériſon des malades, & la nourriture qui leur convient.

On ſent que, dans le petit Traité que l'on donne à ce ſujet, il a fallu être court, & chercher à n'être point obſcur.

Au reſte, cet Ouvrage ne regarde nullement les Méde-

cins, qui, au fait de leur art, & au moyen d'une pratique journaliere, peuvent aiſément ſe paſſer de ces premiers élémens.

Mais il arrive ſouvent que le nombre des malades eſt ſi grand dans une Armée, & qu'ils ſont diſperſés en tant d'endroits différens, qu'il eſt impoſſible que les Médecins ſe portent par-tout, & puiſſent donner leurs ſoins à chacun d'eux.

Dans ces cas, la néceſſité oblige de confier les malades à des gens auxquels on ne peut demander les mêmes connoiſſances qu'aux gens de l'art.

C'eſt à ces perſonnes, qui ne ſont point autant au fait,

que ce petit Ouvrage peut être utile, pour connoître, par des signes exactement décrits, le genre de la maladie, la conduite qu'il faut tenir, les remedes qui sont convenables.

On trouvera à la fin les recettes de ces remedes, numérotées à cet effet dans le cours de l'Ouvrage. On a cherché à les simplifier autant qu'il a été possible, & l'on a préféré les remedes les plus aisés à trouver, & dont la préparation est la plus facile.

Il ne sera peut-être point hors de propos d'ajoûter ici quelques observations, au moyen desquelles on pourra prévenir les maladies, &

conſerver la ſanté du ſoldat. L'on n'ignore point que la guerre ne permet pas toujours de ſuivre à la lettre ce qu'on va dire ; mais il n'eſt pas pour cela inutile de connoître ce qui eſt le plus avantageux, afin qu'on puiſſe du moins s'en ſervir, lorſque les circonſtances le permettront.

I.

Le ſoldat nouvellement enrollé, & arraché tout-à-coup à ſes parens, ne perd, pour ainſi dire, pas plutôt de vûe le clocher de ſon village, qu'il tombe dans la mélancolie ; &, laboureur robuſte, il ſoutient cependant à peine les fatigues, & les incommodités de la vie militaire. Il ſeroit

à désirer qu'on pût l'accoutumer peu-à-peu à ce nouveau genre de vie ; mais, en attendant, rien n'est mieux que de lui procurer tous les moyens qui peuvent le divertir & le distraire.

II.

Les herbages, les légumes frais sont pour le soldat une nourriture saine ; les fruits mûrs lui sont également bons, ils ne nuisent jamais que par l'abus que l'on en fait ; mais les fruits qui ne sont point à leur maturité, & qui sont âpres, sont très-nuisibles. Au reste, l'usage des légumes & des fruits garantit du scorbut, & guérit même ceux qui en sont atteints.

III.

Il eſt eſſentiel de faire choix de l'eau la plus pure qui ſe puiſſe trouver : on n'en trouve point d'abſolument pure ; mais on doit donner la préférence à celle qui a le moins de parties hétérogènes. Il eſt, au ſurplus, très-aiſé de diſtinguer l'eau plus pure, d'avec celle qui l'eſt moins, au moyen de l'huile de tartre par défaillance. En faiſant tomber dans un verre quelques gouttes de cette huile, l'eau moins pure devient ſur le champ trouble ; tandis qu'il ne ſe forme qu'un léger nuage dans celle qui eſt plus pure. Si l'on ſe ſert d'eau de riviere, il faut

ne la point puiſer près des bords ; l'eau du milieu étant toujours meilleure.

On ſe trouve quelquefois dans la triſte néceſſité de n'avoir pour boiſſon que de mauvaiſes eaux ; dans ce cas on les corrigera beaucoup ſi l'on y mêle une certaine quantité de vinaigre. On peut, par exemple, en mêler ſix onces dans trois pots d'eau ; la boiſſon en devient même plus agréable.

L'on rendra auſſi l'eau beaucoup moins nuiſible, en y mettant quelques rouelles de racines de la plante nommée *Calamus Aromaticus* ; cette racine ſe trouve par-tout, & principalement dans les en-

droits marécageux, où d'ordinaire les eaux sont les plus mauvaises.

IV.

Il faut donner au soldat un bon habit, & qui le couvre bien; que ses souliers soient d'un cuir épais & fort, & que le fil dont ils sont cousus soit bien enduit de poix: il sera même très-bien d'en enduire toutes les coutures du soulier; cela empêche l'eau de pénétrer.

V.

On doit, autant qu'il est possible, choisir pour les camps un terrein sec. Celui qui paroît tel, ne l'est quelquefois point du tout, parce que les

eaux ſont à peu de diſtance de la ſurface : il eſt au reſte fort facile de s'en inſtruire en creuſant la terre ; &, ſans qu'il en ſoit même beſoin, on n'a ſimplement qu'à examiner les puits des villages à portée. Si l'eau eſt élevée dans ces puits, le terrein eſt humide ; ſi elle y eſt baſſe, le terrein eſt ſec.

Il convient de même d'éviter le voiſinage d'épaiſſes forêts : elles empêchent le vent de pénétrer, & rendent dans leurs environs l'air humide, & croupiſſant.

Si cependant la néceſſité oblige de camper dans un terrein humide, il faut alors changer plus ſouvent que de coutume la paille des ſoldats,

Quant aux Officiers, ils se trouveront très-bien d'une toile cirée étendue au-dessous de leur lit.

Dans des tems de pluie, plus les tentes sont tendues, moins elle y pénétre : de petits fossés, creusés autour des tentes, rendent aussi moins humide l'endroit où le soldat couche, parce qu'ils recueillent l'eau qui tombe du ciel.

VI.

Lorsqu'une Armée séjourne long-tems dans le même camp, les mauvaises exhalaisons de tant de corps occasionnent toujours des maladies, à moins qu'il ne survienne des vents forts & fréquens ; & elles sont sur-tout à craindre si l'on

reſpire un air chaud & humide. Les changemens de camp contribuent donc à la ſanté du ſoldat, ſur-tout quand la dyſenterie regne : il naît de-là une raiſon de plus pour éviter le voiſinage des forêts épaiſſes, qui empêchent le vent de percer.

VII.

Rien ne nuit plus au ſoldat, que de mettre habit bas, & de s'expoſer à un air frais, quand il eſt échauffé par le travail, & de boire alors avidemment de l'eau froide, ſurtout de l'eau de puits, qui l'eſt ordinairement beaucoup. L'eau de riviere eſt moins nuiſible, les rayons du ſoleil, auxquels elle eſt continuelle-

ment expoſée, la rendant moins froide.

VIII.

Il faut pendant les grandes chaleurs laiſſer, le moins qu'il eſt poſſible, les ſoldats en faction, expoſés à l'ardeur du ſoleil, & éviter qu'ils n'y dorment. Les cuiraſſiers ſont ceux qui ſouffrent le plus du ſoleil, ſur-tout quand leur cuiraſſe en eſt une fois échauffée.

IX.

On ne peut trop recommander la propreté aux ſoldats. Qu'ils ſe lavent fréquemment le viſage, les mains, les pieds; &, ſi la ſaiſon le permet, qu'ils ſe baignent, le plus qu'il eſt poſſible, dans l'eau courante.

X.

On doit éviter avec le plus grand ſoin de loger pluſieurs hommes enſemble dans un endroit peu ſpacieux ; & ſi l'on s'y trouve obligé, il faut du moins y renouveller l'air le plus ſouvent qu'il ſe peut, ſoit que ceux qui ſont logés enſemble ſe portent bien, ou qu'ils ſoient malades : car c'eſt de-là que naiſſent les maladies les plus dangereuſes, & même les maladies contagieuſes.

XI.

Le pain doit être bien cuit, & pétri de bonne & pure farine ; car celle qui eſt moiſie, ou gâtée, occaſionne des maladies très-dangereuſes.

TABLE

Des Maladies contenues dans cet Ouvrage.

Description des Maladies des Saisons. Page 1

Des Toux. 4

Du Mal de Gorge. (Angina.) 6

De la Pleureſie. 16

De la Peripneumonie. 36

Du Rhumatiſme & des Douleurs Rhumatiques. 63

Des Fiévres Intermittentes. 75

Des Fiévres Intermittentes Printannieres. 82

Des Fiévres Intermittentes Automnales. 93

Des Fiévres-Quartes. 104

De la Jauniſſe. 106
De l'Hydropiſie. 110
Du Vomiſſement. 124
Du Colera-Morbus, nommé vulgairement Trouſſe-Galant. 126
De la Diarrhée. 132
De la Dyſenterie. 136
De l'Inflammation des Inteſtins. 147
De la Phréneſie. 156
De l'Hémorragie du Nez. 163
De la Fiévre continue. 168
Du Scorbut. 184
Des Maux Vénériens. 198
De la Galle. 210
Des Vers. 216

Fin de la Table.

DESCRIP-

DESCRIPTION DES *MALADIES* DES ARMÉES.

SI les troupes campent au printems, & surtout dans le commencement de cette saison, l'on verra infailliblement parmi elles beaucoup de malades. Les maladies qui régnent alors principalement, sont, des Toux fort incommo-

des, des Maux de Gorge, des Pleuréſies, des Péripneumonies, & des Rhumatiſmes.

Toutes ces maladies ne ſont point contagieuſes, mais elles ne permettent point que l'on faſſe faire aux malades beaucoup de mouvement : c'eſt pourquoi il faut tâcher d'avoir les Hôpitaux à portée ; & ſi l'état de la maladie le demande, ſaigner le malade avant de le tranſporter ; le retardement pouvant entraîner des ſuites fâcheuſes.

Les Fiévres intermittentes regnent auſſi quelquefois pendant cette ſaiſon ; mais, toutes choſes égales, elles ſont moins opiniâtres que celles qui regnent

en Automne. Au printems elles ſont preſque toujours tierces, ou quotidiennes, & rarement quartes, à moins que ce ne ſoit dans des ſujets qui en ont été attaqués pendant l'hiver, ce qui, à proprement parler, n'eſt qu'une rechute.

DES TOUX.

LEs Toux ſont plus incommodes que dangereuſes ; mais ſi elles durent certain tems, & qu'on les néglige, elles dégénérent quelquefois en Phtiſie pulmonaire.

Il faut ſe ſervir du remede N° 1 pour boiſſon ordinaire du malade, & la lui donner tiéde : il eſt même bon d'y ajouter une quatriéme partie de lait frais.

Le malade doit s'abſtenir de l'uſage du vin, & de tout aliment ſalé, ou aigre ; le bouillon au riz, ou à l'orge, & le lait frais avec un jaune d'œuf, ſuffi-

ront pour sa nourriture.

Si la Toux est trop violente & trop incommode, & qu'elle empêche le malade de dormir, on lui donnera le soir le remede N° 2.

Si la fiévre accompagne la Toux, la saignée est nécessaire pour prévenir l'inflammation, qui pour lors est à craindre.

Lorsque la Toux diminue, & que les crachats, qui auparavant étoient sans consistance, deviennent épais, & sortent avec facilité, la maladie est à la fin.

DU MAL DE GORGE.

(ANGINA.)

SI l'action d'avaler, ou la respiration souffrent de l'empêchement, causeot des douleurs sensibles, & que la cause en soit dans le col, ou dans le gosier, on donne à ce mal, le nom de Mal de Gorge. (*Angina.*)

Ce mal est très-dangereux, & quelquefois même mortel; on connoît qu'il est tel lorsqu'il empêche la respiration, ou qu'il rend la voix fort aigue, & que cela est accompagné de grande anxieté. Il faut dans ce cas une saignée prompte & forte, &

appliquer sur le champ des ventouses autour du col, & sur la nuque du malade, qui souvent se trouve promptement soulagé par-là : il doit ensuite tenir continuellement, & chaudement dans la bouche le remede N° 1, & on lui appliquera, aussi chaudement, sur le col, tant pendant le jour, que pendant la nuit, le cataplasme N° 3.

S'il peut avaler, on lui donnera toutes les heures une tasse chaude du remede N° 1, en ajoutant sur chaque livre vingt grains de nitre purifié.

Si le col, ou la poitrine du malade commencent à devenir rouges, il en échappe souvent.

Cette maladie eſt d'ailleurs aſſez fréquemment mortelle ; mais elle eſt rare. Celle de l'eſpéce ſuivante eſt beaucoup plus commune.

Une des amygdales, ainſi que la partie du voile du palais, qui en eſt prochaine, devient enflée, rouge & douloureuſe, & la douleur s'étend aſſez communément juſqu'à l'intérieur de l'oreille, qui eſt du même côté que le mal.

Un ou deux jours de ſuite, le mal gagne l'autre amygdale ; tandis que l'enflure diſparoît de celle, qui d'abord avoit été attaquée. Quelquefois le pouls eſt accéléré & dur, quelquefois il ne l'eſt point.

Dans le premier cas, les urines sont plus rouges, que celles d'un corps sain ne le sont ordinairement; alors il est nécessaire de faire une saignée, & quelquefois même de la répéter, lorsqu'après la premiere, la rougeur, l'enflure de la gorge, & la difficulté d'avaler ne diminuent point.

Dans le second cas, c'est-à-dire, si le pouls est naturel, il n'est pas besoin de saigner le malade, à moins qu'il ne soit replet.

Il faut borner la nourriture au bouillon qui doit être léger, & auquel on ajoutera de la crême de riz, ou d'orge.

On donnera toutes les heures

au malade, à moins qu'il ne dorme, une taſſe tiéde du breuvage N° 4, & on lui fera tenir fréquemment, & chaudement dans la bouche le remede N° 5, qui ſervira en même-tems de gargariſme.

Le jour ſuivant, on lui fera prendre la décoction purgative N° 6, & ſi le mal ne ceſſe point, on répétera le même remede deux jours après; on continuera, pendant le reſte du tems, l'uſage des remedes N° 4, & N° 5, juſqu'à ce que le malade ait récupéré la liberté d'avaler, & que la rougeur ait ceſſé dans l'intérieur de la gorge.

Si le mal a duré trop long-

tems ſans qu'on y ait apporté du remede, ou que l'inflammation ait été trop forte, la ſuppuration s'enſuivra.

On connoit que le mal ſera ſuivi de la ſuppuration, lorſque l'enflure & la rougeur durent dans la gorge plus de trois jours ſans aucun relâchement. Il faut dans ce cas, que le malade tienne continuellement & chaudement dans la bouche le remede N° 7, ou qu'on lui en faſſe de légéres injections dans la gorge.

On lui appliquera, auſſi chaudement, jour & nuit, ſur le col le cataplaſme N° 8.

Si alors l'enflure de la gorge

s'amollit, l'abcès crêvera bientôt : au cas que l'on observe une petite tache élevée & blanche, on pourra en toute sûreté se servir de la lancette cachée (*Pharyngotome*) afin que par ce moyen le pus sorte avec plus d'aisance.

L'abcès étant crêvé de soi-même, ou percé par le moyen de la lancette, on fera un fréquent usage du gargarisme N° 9, & il s'ensuivra une prompte guérison.

Dans le cas où l'enflure empêche absolument le malade d'avaler, il faut, de quatre heures en quatre heures, lui donner un lavement, composé de douze on-

ces de lait frais, & de ſix onces de décoction d'orge, & le lui faire garder le plus long-tems qu'il lui ſera poſſible. Par ce moyen il pourra ſe ſoutenir juſqu'à ce que l'abſcès creve.

Il y a encore un autre genre de Mal de Gorge, qui, dans le commencement, ſe guérit aiſément; mais qui, négligé, dégénere en une eſpéce de gangrene, & ronge, avec une puanteur horrible, les parties attaquées.

On remarque dans les amygdales, dans le voile du palais, aux deux côtés intérieurs de la bouche, ou dans le dedans des lévres, une ou pluſieurs taches;

quelquefois jaunâtres, & brunes même, ſuivant la violence du mal. Les environs de ces taches ſont fort enflammés & douloureux : cependant il arrive ſouvent que le malade eſt ſans fiévre, & l'enflure n'eſt d'ailleurs pas auſſi conſidérable ici, que dans le Mal de Gorge, dont on a parlé ci-deſſus.

L'enflure dont il eſt ici queſtion ſe paſſe d'ordinaire promptement, en enduiſant légerement avec un pinceau, & ſix fois le jour, les parties attaquées, du médicament N° 10, & en ſe ſervant pour gargariſme d'une ſimple infuſion de ſureau. Il eſt bon auſſi de faire boire au malade, quatre

fois par jour, quelques taſſes de cette même infuſion.

Il eſt à obſerver, que les taches, dont on a parlé, s'augmentent ſur le champ, lorſque la puanteur de la bouche eſt grande, & qu'il faut alors augmenter la doſe d'eſprit de ſel marin pour empêcher le progrès du mal.

DE LA PLEURESIE.

LA Pleureſie ſe manifeſte par une douleur aigue & des points que l'on reſſent dans la poitrine, & ces ſymptomes ſont accompagnés de fiévre.

Cette douleur augmente par l'inſpiration ; elle eſt moindre dans l'expiration, & lorſqu'on retient l'haleine : le pouls eſt communément dur, comme dans toutes les maladies aigues & inflammatoires : cependant dans les fortes Pleureſies, les douleurs ſont quelquefois ſi vives, qu'à peine

le malade oſe reſpirer, la face commence alors à devenir livide, le malade ſe ſent preſque ſuffoquer, & dans cet état, le pouls eſt petit & foible.

La toux eſt preſque continuelle, mais ſuffoquée par la violence de la douleur; quelquefois, ce qui eſt plus dangereux, cette toux eſt ſéche, & ſans aucun crachement: quelquefois, ce qui donne moins à craindre, cette toux eſt, dès le commencement de la maladie, accompagnée de crachement.

Quoique les parties latérales de la poitrine ſoient le plus ſouvent attaquées de cette maladie, elle en peut également affecter,

tant la partie antérieure & la partie postérieure, que les côtés.

Si cependant la douleur est plus sensible à l'extérieur, & surtout si elle devient plus vive, quand on y touche, on qualifie ordinairement la maladie de fausse Pleurésie ; qu'il faut traiter de la maniere suivante.

La saignée est le premier & le principal remede que l'on doit employer : il faut la faire au bras, du côté où réside la douleur, elle doit être de douze onces, & plus forte même dans les sujets replets & robustes. Pendant que la veine est ouverte, il faut que le malade respire fortement, & qu'il tousse. La sai-

gnée diminue ordinairement la douleur, quelquefois même elle l'ôte absolument.

La saignée faite, il convient de donner quelques heures ensuite au malade le lavement N° 11.

Il faut aussi appliquer continuellement sur l'endroit douloureux, de la flanelle imbibée de la fomentation N° 12.

Et comme on ne peut pas aussi aisément renouveller ce topique pendant la nuit, on pourra pour ce tems y substituer un emplâtre de *Labdanum*, étendu sur du linge, ou sur de la peau.

On ôtera le matin cet emplâtre, on frotera ensuite la partie douloureuse d'onguent d'*Althæa*,

& l'on y appliquera de nouveau le remede N° 12. On donnera au malade à chaque demi-heure, ſuppoſé qu'il ne dorme point, une cueillerée du remede N° 13, & on lui fera boire par-deſſus une taſſe chaude du remede N° 1, auquel on ajoutera par livre une once de miel.

Il arrive aſſez ſouvent, que la douleur, qui étoit ſenſiblement diminuée, ou qui même avoit ceſſé par la ſaignée, renaît avec autant de violence qu'auparavant: dans ce cas une ſeconde ſaignée eſt néceſſaire, mais communément elle doit être moins forte que la premiere, qui toujours doit être abondante: ſi après cela

la douleur revient encore ſenſiblement, il faut une troiſieme ſaignée, & quelquefois même une quatrieme, ſuivant la violence de la maladie.

Il faut néanmoins obſerver, que des reſtes legers de douleur, & tels qu'ils n'apportent que peu d'empêchement à la reſpiration, n'exigent point une nouvelle ſaignée; elle affoibliroit trop le malade, qui languiroit long tems par-là.

Il ne faut donc répéter la ſaignée, que dans les cas où la douleur eſt aſſez violente pour empêcher conſidérablement la reſpiration; l'augmentation du pouls qui eſt ordinaire dans ce

cas, en indique en même tems la néceſſité.

Il faut de plus obſerver, que c'eſt un bon ſigne, lorſque la douleur change de ſituation, & qu'elle affecte les clavicules, les omoplates, les épaules, le dos; & que dans ce cas cette douleur nouvelle ne demande point de ſaignée.

Ces changemens arrivent le plus communément vers le ſixiéme jour; il ſuffit de froter légérement les endroits où la douleur réſide, & de les oindre enſuite d'onguent d'*Althæa*.

Les alimens du malade doivent être legers, & il ſuffit de lui donner du bouillon mince,

des pommes cuites & du pain, qui ait bien fermenté.

On peut lui donner pour bouillon ordinaire la décoction N° 1, ou de la simple décoction d'orge, en y ajoutant un quart de lait frais.

Si le ventre n'est pas libre, on peut répéter le lavement N° 11.

Dès que la respiration devient plus aisée, & que la douleur a considérablement diminué, il suffit de donner au malade de deux heures en deux heures une cueillerée du remede N° 13, en lui faisant boire par-dessus une tasse chaude de la décoction N° 1.

Mais si malgré plusieurs sai-

gnées la douleur ne diminue point ſenſiblement, & ſur-tout ſi le rale dans la poitrine, & le défaut de crachats indiquent que le poûmon ſe remplit; il faut appliquer un véſicatoire ſur chaque gras de jambe.

Un fort véſicatoire, appliqué ſur la partie douloureuſe, a même ſouvent produit de très-bons effets, lorſque les ſaignées répétées n'avoient donné aucun relâchement à la douleur de côté.

Il faut dans cette maladie, ainſi que dans toutes celles qui ſont inflammatoires, que le malade ne ſoit point dans un endroit trop chaud, & avoir ſoin que l'air

l'air puisse y être souvent renouvellé.

Quand le mal commence à se ralentir par l'usage des remedes ci-dessus, le malade a des nouveaux symptomes, qui annoncent la coction de la matiere morbifique, laquelle est prêt à être chassée du corps.

Il faut alors bien se garder d'en empêcher le cours, & le faciliter au contraire, par les moyens que l'art suggere; sur quoi l'on doit observer ce qui suit.

Les hémorroïdes coulantes sont d'un bon effet; les urines, qui déposent un sédiment blanc, rougeâtre, & quelquefois brunâtre, sont d'un bon augure;

il faut en aider le cours, & que pour cet effet le malade boive beaucoup.

Les excrémens jaunes, & bilieux, dans le progrès de la maladie, après la diminution des symptomes, & qui apportent du soulagement au malade, sont aussi un bon signe; mais dans le commencement du mal, souvent ils sont d'un mauvais augure.

La maladie, dont on parle, se termine, au reste, le plus ordinairement par les crachats, sur-tout s'ils sont abondans, s'ils diminuent la douleur pleurétique, & principalement, si ces crachats sont mûrs, & ressemblent à du pus. Ils sont quelquefois gluans,

tenaces, & sanguinolens; mais on n'en doit rien appréhender si la douleur se relâche, si la fiévre diminue, & si la respiration en devient plus libre : il faut cependant se garder alors de répéter la saignée, qui, dans ces circonstances, ne peut qu'être nuisible. Quelquefois les crachats sont jaunâtres, & mêlés de rayes de sang, & c'est aussi un signe favorable.

Il faut enfin poser pour régle générale, que l'expectoration doit être regardée comme un symptome heureux, lorsque les crachats sortent avec aisance, lorsqu'ils occasionnent la diminution de la douleur & de la fiévre, &

lorſqu'ils rendent la reſpiration plus libre.

Lorſque l'expectoration eſt telle, qu'on vient de le dire, il faut ceſſer l'uſage du remede N° 13, & y ſubſtituer le looch N° 14, dont on donnera d'heure à autre au malade deux cueillerées à caffé, il les avalera lentement; & prendra après cela, une taſſe chaude de la décoction N° 1.

Si le crachement, qui avoit déja commencé, ceſſe ſubitement; & s'il ſurvient un râle dans la poitrine, qui ſoit accompagné d'anxiétés, le malade eſt en très-grand danger: il faut alors lui appliquer ſans délai, des

véficatoires aux gras de jambes, lui donner de quatre heures en quatre heures la poudre N° 15, & lui faire boire abondamment & chaudement la décoction N° 1, en l'édulcorant avec un peu de miel, juſqu'à ce qu'il recommence à cracher, & que la poitrine ſe dégage.

Il ſurvient auſſi quelquefois, mais plus rarement, une tumeur douloureuſe derriere les oreilles, ou aux cuiſſes, & cette douleur eſt ſuivie d'une diminution de la douleur de poitrine : dans ce cas, il faut faire un prompt uſage du cataplaſme N° 8, ou de tout autre ſemblable eſpéce, afin de mûrir cette tumeur, & de pou-

voir la percer au moyen de la lancette, dès qu'elle ſera à ſa maturité, pour la penſer enſuite comme une ulcere.

Il peut arriver cependant, que la violence du mal ſoit telle, que les remedes les plus efficaces ne puiſſent en venir à bout, ni expulſer la matiere de la maladie. La ſuppuration, qui, toujours eſt dangereuſe, ſurvient alors, & la maladie dégénere très-ſouvent en phthiſie, a moins qu'on ne puiſſe au plutôt faire évacuer le pus, qui s'eſt formé.

On juge, au reſte, par les ſignes ſuivans, que le malade ſe trouve dans ce cas.

La douleur eſt opiniâtre, &

moins fort cependant qu'au commencement de la maladie, cette douleur eſt accompagnée d'une toux ſéche, ou ſans crachats mûrs, la célérité du pouls eſt continuelle, & augmente dès que le malade a pris quelque nourriture, ou vers le ſoir; les joues & les levres lui deviennent rouges; il a des friſſons très-fréquens, & des ſueurs pendant la nuit; les urines ſont écumeuſes & peu teintes, & la maigreur & la foibleſſe ſont bientôt extrêmes. L'abſcès, qui s'eſt formé dans ces parties, s'évacue quelquefois par les crachats: lorſqu'ils commencent à ſortir, & qu'ils ſont purulens, il faut donner au

malade d'heure à autre le remede N° 16, que l'on édulcore avec un peu de miel ; & lui faire prendre pour nourriture des bouillons, dans leſquels on fera cuire du cerfeuil récent, de la laitue, & des racines de perſil.

Pour ſa boiſſon on fera uſage de décoction d'orge, à laquelle on ajoûtera une quatrieme partie de lait frais ; ce que l'on continuera juſqu'à ce que cette matiere purulente ſoit évacuée.

Mais ce bonheur n'arrive pas toujours, car ſouvent il ſe forme dans ce cas un ſac, qui ſe remplit de pus. Dans ces circonſtances, il faut tenter tout ce qui eſt poſſible, pour attirer au-

dehors cet amas de matieres.

Il eſt très-bien de placer dès le commencement de la maladie à l'endroit le plus douloureux, un petit emplâtre, qui tienne exactement, parce que, ſi la pleuréſie dégénere en abſcès, l'amas de pus ſe fera de ce côté-là.

Lors donc, que l'on vient de décrire, qu'ils ſe forme un abſcès, on rongera, par un cauſtique léger, l'endroit qu'on aura marqué, & dès qu'il ſera ouvert, on aura ſoin d'y entretenir la ſuppuration; on peut alors avoir un eſpoir fondé, que l'amas de pus prendra ſon cours par cet endroit, où il trouvera moins de réſiſtan-

ce, & qu'il sortira ; car l'amas de matieres s'arrête souvent entre la plévre, & les parties, qui y sont adhérentes.

C'est par la même raison, que l'on place avec succès un séton dans le même endroit ; & en effet, on a vu souvent le pus sortir par cette voie, que l'art avoit préparée.

Si le pus, contenu dans l'abscès, ne peut être attiré extérieurement, il occasionnera un gonflement de la plévre vers la cavité de la poitrine ; par-là, le poumon sera oppressé, l'anxiété augmentera chaque jour, la plévre se rompra ; alors tous les symptomes disparoîtront subitement ; mais ils re-

paroîtront bientôt après, & le pus tombra dans la cavité de la poitrine.

Dans ces circonſtances il n'y a point d'autre moyen à employer, que celui de la paracenthèſe, afin de faire ſortir au plutôt de la poitrine le pus qui s'y eſt logé, ſans quoi le malade tomberoit dans une conſomption, qui ſeroit ſuivie de la mort.

Lorſqu'on tente ce dernier moyen, il faut cependant toujours continuer l'uſage du remede N° 16.

Si pendant le cours de la maladie, le malade eſt ſans ſommeil, on pourra lui donner vers le ſoir une livre de l'émulſion

N° 17, à laquelle on ajoûtera, une once de ſyrop de pavot blanc, ou même plus, s'il en eſt beſoin.

DE LA PERIPNEUMONIE.

CETTE maladie eſt, à proprement parler, une inflammation du poûmon; elle eſt dangereuſe, & plus redoutable même que la pleureſie, qui quelquefois dégénére en péripneumonie, lorſque le malade eſt forcé par l'excès de la douleur à retenir ſa reſpiration.

La difficulté de reſpirer, la poitrine chargée & oppreſſée, &

la fièvre aigue & continuelle, indiquent la Péripneumonie. Dans cette maladie, le malade ne ressent aucune douleur, ou s'il se plaint, c'est une douleur sourde. C'est par-là qu'on distingue la péripneumonie d'avec la pleurésie, qui lors de l'inspiration cause au malade une douleur sensible. Le pouls n'est pas aussi dur dans la maladie dont on parle, que dans la pleurésie & dans les autres maladies inflammatoires ; mais au contraire on le trouve souvent plus mol.

Si la Péripneumonie est forte, il survient tout-à-coup une grande foiblesse ; le pouls est petit, mol, inégal, la respiration courte,

fréquente, difficile, & accompagnée d'une toux continuelle; le malade ne peut rester couché dans la crainte d'être suffoqué, & il se tient dans son lit sur son séant, son visage, ses yeux, sa langue, ses lévres deviennent rouges & enflés; ces symptomes sont suivis d'une anxiété insupportable, qui bientôt est suivie elle-même d'un délire, & enfin de la mort.

Tous les signes qu'on vient de rapporter, sont donc d'un très-mauvais augure.

Plus de dureté dans le pouls, moins de difficulté à respirer, la faculté de rester couché, moins de rougeur & d'enflure au visage,

aux yeux, aux lévres, ſont au contraire des ſymptomes favorables.

Il faut, au reſte, apporter un prompt remede à cette maladie; car elle met en peu de tems le malade dans un danger évident.

Il faut d'abord faire une aſſez forte ſaignée du bras, & la répéter de la même maniere que dans la pleuréſie, ſi l'anxiété & la difficulté de la reſpiration ne diminuent point. Lorſque le ſang qu'on a tiré, reſte délié & fluide, & qu'il ne ſe coagule preſque point; lorſqu'après la ſaignée la reſpiration n'eſt pas plus libre, c'eſt une mauvaiſe marque, puiſque cela indique que les matieres

les plus épaiſſes ſont retenues dans le poûmon, & que les plus déliées ont ſeulement trouvé paſſage. Dans ce cas une nouvelle ſaignée ne produiroit aucun effet ; car elle n'ôteroit que la partie du ſang la moins épaiſſe, & qui a encore pû paſſer par le poûmon.

Quelques heures après la ſaignée, il ſera à propos de donner au malade le lavement N° 11, & l'on pourra auſſi lui appliquer ſur la poitrine des fomentations, des onguens, des emplâtres. Il ne faut cependant pas s'attendre que ces ſortes de choſes aient un auſſi bon ſuccès, que dans la pleuréſie.

Ce qu'il y a de mieux, c'eſt d'appliquer fréquemment à la bouche & aux narines du malade, un linge, ou une éponge trempés dans de l'eau chaude, afin que, par l'inſpiration, les vapeurs de cette eau chaude entrent avec l'air dans le poûmon.

La nourriture du malade doit, ainſi que dans la pleuréſie, être extrêmement légére, & les bouillons encore plus minces.

Pour boiſſon ordinaire on fera uſage de la décoction N° 1, ou d'une décoction d'orge; mais au lieu d'y mêler du lait, on y ajoutera par livre une demie once de miel pur.

Il faut de demi-heure en

demi-heure, à moins que le malade ne dorme, lui donner une cueillerée du remede N° 13, & lui faire boire chaque fois par-dessus une tasse chaude de la décoction N° 1.

Si après l'usage de ces remedes l'anxiété diminue, si la respiration est plus libre, la fièvre moins forte, le pouls plus vigoureux & plus égal, si la langue est humide, si la chaleur est égale par-tout, & jusqu'aux extrêmités du corps; & sur-tout si la peau est moite & molle, tous ces signes sont des signes favorables, & il ne faut que continuer l'usage des mêmes remedes, parce que l'inflammation du poû-

mon commence à se résoudre, & à se dissiper insensiblement.

Mais on ne peut guères espérer que cela arrive de cette façon, à moins que la maladie ne soit point violente, que les parties solides soient assez souples, & qu'on y ait apporté du remede dès le commencement.

Il arrive bien plus souvent, que la matiere de la maladie s'évacue par l'expectoration.

Il faut donc observer soigneusement les crachats, & c'est un très-mauvais signe, lorsque le malade ne crache point du tout, si en même-tems la respiration est difficile, & qu'il naisse un râle dans la poitrine.

Les crachats ſont bons, s'ils ſortent promptement, copieuſement, & avec aiſance. Il faut qu'ils ſoient aſſez épais; quelquefois ils ſont jaunes, & rayés d'un peu de ſang; mais on n'en doit rien craindre : car ceux de cette eſpéce ſont toujours bons, & ils blanchiſſent dans la ſuite.

On remarque l'effet qu'ils produiſent par la diminution de l'anxiété, par la liberté de la reſpiration & par le pouls, qui devient plus fort & plus plein.

Il faut alors donner au malade d'heure en heure, deux cueillerées à caffé du looch N° 14, les lui faire avaler lentement, & lui

faire prendre enſuite une taſſe de la décoction N° 1.

Il faut ne rien faire de plus dans ces circonſtances ; car pour lors la ſaignée, les purgations, & les ſueurs excitées ſont nuiſibles.

On doit alors ſur-tout être en garde contre l'air froid, & contre la boiſſon froide ; l'un & l'autre arrêtent le crachement, & mettent par-là le malade en très-grand danger.

Si la ſuppreſſion des crachats arrive, que l'anxiété recommence, & que le râlement la ſuive ; il faut appliquer des véſicatoires aux gras de jambe, faire uſage de quatre heures en quatre heures de la poudre N° 15, & don-

ner au malade beaucoup de décoction N° 1, de la même façon qu'il a été dit en parlant de la pleuréſie.

Il faut auſſi qu'il reſpire par la bouche & par les narines, les vapeurs d'eau chaude.

Il arrive ſouvent d'ailleurs, que durant la maladie, le malade rend par les ſelles une matiere jaune & bilieuſe, & ſe trouve ſoulagé par là. C'eſt encore un ſigne favorable, ainſi qu'on l'a obſervé en parlant de la pleuréſie.

L'urine qui dépoſe un ſédiment abondant & épais, lequel de rouge qu'il étoit d'abord, devient enſuite blanc, eſt de même une

bonne marque : il faut alors, ainſi que dans la pleuréſie, que le malade boive beaucoup. Il eſt rare cependant que la cauſe du mal s'évacue par les ſeules urines, le crachement ſurvient communément en même-tems, & contribue beaucoup à la guériſon totale.

Lorſque la poitrine du malade commence à ſe trouver dégagée par ces évacuations, on peut lui donner du bouillon un peu plus fort, mais toujours peu à la fois & à diverſes repriſes, afin que le poûmon ne ſe charge point de nouveau par un chile trop crud & trop abondant.

Le ſang ſort auſſi quelquefois

avec abondance du nez du malade, qui se trouve soulagé par-là; mais il est rare que cela arrive.

Si dans l'espace de quatorze jours il ne survient aucune des évacuations dont on a parlé, si la fièvre continue d'être assez forte, & si la toux séche s'étend jusqu'aux extrêmités du corps, si le pouls est vîte, mol, ondoyant, si la difficulté de respirer, & les frissons accompagnent ces symptomes, si les joues & les lévres sont rouges, si la soif est grande, si enfin la fiévre augmente vers le soir; c'est une marque certaine que l'inflammation tourne en abcès.

On

On connoît au surplus que l'abcès est déja formé dans le poûmon, lorsqu'outre les symptomes, dont on vient de parler, la toux séche continue avec opiniâtreté, & augmente quand le malade a pris quelque nourriture, & quand il fait quelque mouvement : il ne peut alors se coucher que sur le côté qui est affecté, sans qu'il lui soit possible de se coucher sur l'autre, il a périodiquement une petite fiévre continuelle, cette fiévre augmente lorsqu'il mange, boit, ou remue, & elle est accompagnée d'une rougeur des lévres & des joues. Le malade est d'ailleurs sans aucun appetit, il a une soif

violente, il sue pendant la nuit, sur-tout de la tête, & à la partie supérieure de la poitrine, les urines sont écumeuses, la maigreur est grande, & la foiblesse extrême.

Tandis que l'abscès reste fermé, la tumeur purulente augmente de plus en plus, il comprime les parties encore saines du poûmon, il empêche la respiration, & enfin, après les plus terribles anxiétés, il suffoque le malade.

Il est donc essentiel de faire crever cet abcès, afin que le pus puisse s'évacuer. Mais il peut crêver de maniere que le pus se répande dans la poitrine, & occasionne un empyeme, qui,

preſque toujours, eſt mortel.

On connoît que cela arrive, par la diminution ſubite de tous les ſymptomes, quelquefois avec une défaillance légére; & par la ſuppreſſion totale des crachats purulens. Et c'eſt parce que l'abſcès eſt en effet crêvé, que les ſymptomes qui provenoient de la diſtenſion du ſac purulent, ceſſent auſſi tôt : mais le pus qui s'eſt répandu dans la cavité de la poitrine, devenant chaque jour plus abondant & plus âcre, il occaſionne bientôt de nouveaux ſymptomes plus mauvais que les précédens.

La paracenthèſe eſt alors le ſeul moyen qui reſte : cependant,

comme l'ulcére a déja rongé le poûmon dans ſa ſubſtance, le ſuccès en eſt extrêmement douteux, quand même le pus s'évacueroit ; & le malade meurt preſque toujours après l'opération.

Il eſt bien plus à ſouhaiter, que l'abcès crêve de façon, que le pus tombe dans les bronches, ou vaiſſeaux aëriens du poûmon, & qu'il puiſſe de cette ſorte s'évacuer par le crachement.

Si cela arrive, on a toujours inévitablement à craindre que la quantité de pus ſe répandant tout-à-la-fois, & dans le même inſtant, dans les bronches, elle ne les rempliſſe totalement, & ne cauſe en conſéquence une ſuffo-

cation ſoudaine ; ſi cependant le pus qui tombe dans ces vaiſſeaux peut en ſortir, le malade en revient ſouvent encore, quoique l'étiſie purulente ſoit toujours à craindre.

Voici les ſecours principaux que l'art ſuggére pour aider à l'ouverture de l'abcès dans les bronches, & faire évacuer le pus par les crachats.

Dès que l'on apperçoit les ſymptomes d'un abſcès, tels qu'ils ont été rapportés plus haut ; il faut que le malade reſpire continuellement par la bouche & par les narines, la vapeur d'eau chaude pour amollir & relâcher les parties.

Il faut alors lui donner du bouillon un peu gras, & en plus grande abondance qu'auparavant, afin que le ventricule étant rempli, la descente du diaphragme soit moins facile, & que par-là l'abcès soit plus comprimé. Il faut provoquer le malade à tousser, en lui mettant aux narines du vinaigre chaud, ou il faut le faire crier à haute voix. On a par-là quelque espoir de faire crever l'abcès, & si les forces du malade le supportoient, il seroit bon de le promener en voiture, & de le faire cahoter dans de mauvais chemins.

Au reste comme on ne peut pas être instruit du moment où

l'abcès crêvera, il faut répéter de tems en-tems les tentatives dont on vient de parler.

L'abcès étant crêvé, si les crachats sont purulens, blancs & égaux, si la fiévre cesse ou diminue considérablement, si l'appetit revient, si la soif cesse, si enfin les excrémens sont solides & naturels, il y a toute espérance que le malade guérira.

Si au contraire les crachats sont teints de différentes couleurs & puans, si la fiévre ne cesse point, ou qu'elle revienne après avoir cessé, si la soif reste, & que l'appetit n'augmente point, il est à craindre que le malade ne succombe.

Lorsque l'abcès du poûmon s'évacue au moyen des crachats purulens ; le lait cuit avec un peu de riz ou d'avoine, forme une excellente nourriture. Il faut cependant avoir soin que le malade n'en prenne point beaucoup à la fois, mais peu & à diverses repriſes.

Pour boiſſon, on lui donnera l'infuſion N° 16, en y ajoutant une troiſieme partie de lait, & un peu de miel.

On lui fera prendre auſſi trois fois le jour la poudre N° 18.

Mais comme le poûmon a été fatigué par une toux continuelle pendant la journée, il faut faire enſorte qu'elle donne du relâ-

che pendant la nuit : le malade prendra donc pour cet effet le ſoir deux pillules N° 19.

Il n'eſt point nuiſible que le malade ſoit un peu conſtipé : ſi cependant celá duroit pluſieurs jours, on feroit uſage du lavement N° 11.

Si les crachats diminuent petit à petit, que l'appetit ſe déclare, que les forces augmentent, & que le malade n'ait plus de fiévre, on peut eſpérer une guériſon prochaine.

Lorſque les crachats ont conſidérablement diminué, il faut s'abſtenir de l'uſage de la poudre N° 18, & de l'infuſion N° 16, donner au lieu de ces

remedes trois fois le jour au malade trois petites cueillerées du looch N° 20, & lui faire boire par deſſus trois taſſes de l'infuſion N° 21.

Si cependant la toux augmente vers le ſoir, on lui donnera toujours les pillules N° 19, dont on peut ſe paſſer dans le cas contraire.

Lorſque l'abcès du poûmon a commencé à s'évacuer par les crachats, ſi ceſte évacuation ceſſe tout-à-coup, il s'enſuit une extrême anxiété, accompagnée d'un râlement dans la poitrine; & le malade eſt en très-grand danger. Cet accident eſt ordinairement occaſionné par un air

froid, qu'on aura imprudemment laiſſé entrer, ou par des mouvemens violens de l'ame, tels que la colere, la crainte, &c.

Il faut dans ce cas apporter un prompt remede au mal, en faiſant reſpirer au malade la vapeur d'eau chaude, tant par la bouche que par les narines, en lui faiſant boire largement, & chaudement l'infuſion N° 16, & en lui donnant de quatre en quatre heures la poudre N° 13, juſqu'à ce que la poitrine ſoit dégagée, & que les crachats recommencent, après quoi il faut s'abſtenir de faire uſage de la poudre dont on a parlé.

Il ſera bon auſſi d'appliquer

des véficatoires aux gras de jambe, ainſi qu'on l'a dit, en traitant de la pleuréſie.

La matiere purulente étant déja réſorbée par les veines, elle ſe dépoſe quelquefois ſubitement dans d'autres parties du corps, & y forme des abcès : vers les oreilles, par exemple, aux bras, aux cuiſſes. La poitrine ſe dégage alors en même tems, & il faut dans ce cas ſe ſervir des mêmes remedes, & obſerver tout ce qui a été dit à l'égard de ſemblables abcès en traitant de la pleuréſie.

Comme l'inflammation des parties extérieures peut dégénérer en dureté ſchirreuſe, le même accident eſt à craindre dans les

inflammations des parties intérieures ; car après la Péripneumonie, il reſte quelquefois une dureté ſchirreuſe & calleuſe au poumon, qui dans ce cas devient preſque toujours adhérent à la plévre.

La reſpiration demeure alors tout le reſte de la vie gênée, & accompagnée d'une petite toux principalement après les repas, & & après l'exercice ; & l'on ne voit aucun des indices d'abcès qui ont été décrits ci-devant.

Il eſt rare qu'on vienne à bout de cet accident, quoiqu'on y puiſſe apporter quelque ſoulagement, auquel on ne peut néanmoins guères s'attendre dans la vie militaire, à moins que ce ne

ſoit en montant à cheval, ce qui ne peut avoir lieu qu'à l'égard des Cavaliers; ainſi l'on peut donner les invalides aux autres Troupes.

Au reſte, ſi la Péripneumonie eſt ſi violente que les remedes ne faſſent aucun effet, la gangréne & la mort s'enſuivront. On prévoit que la maladie ſe terminera de cette ſorte; lorſque le malade eſt dans une anxiété intolérable, lorſqu'il tombe dans une foibleſſe extrême & ſubite, lorſque le pouls eſt inégal, foible & très-vîte, & lorſque les crachats ſont peu conſiſtans, puans & livides. Tous ces ſignes indiquent une mort prochaine & inévitable.

DU RHUMATISME
ET DES
DOULEURS RHUMATIQUES.

CETTE maladie arrive ordinairement, lorſque le corps étant beaucoup échauffé par le travail, ou par la chaleur de la ſaiſon, l'on s'expoſe ſubitement au froid; ſur-tout ſi accablé de chaleur, l'on ſe dépouille de ſes habits, & qu'on ſe repoſe dans un lieu, où l'humidité de l'air ſe joigne au froid qui y regne d'ailleurs.

Le ſoldat en eſt plus fréquemment attaqué, lorſqu'échauffé

par la fatigue, & exposé à la pluie, il a eu ses habits mouillés, sans qu'il ait pû en changer.

Les nuits froides qui, pendant le printems & l'automne, succédent à des journées assez chaudes, occasionnent aussi beaucoup de Rhumatismes.

Cette maladie commence par un frisson général; la chaleur, la soif, l'inquiétude & la fièvre surviennent ensuite. Au bout d'un jour ou deux, quelquefois même plutôt, le malade ressent une douleur aigue qui se promene sans se fixer, d'un membre à un autre; aux poignets par exemple, aux épaules, dans les genoux, &c. & affecte successivement dif-

férentes parties du corps. Les articulations qui en ſont attaquées, deviennent rouges & enflées.

Cette maladie attaque quelquefois les expanſions tendineuſes, qui couvrent les muſcles des parties, & cauſe par-là une douleur extrême au moindre mouvement de la partie affectée.

Quelquefois la fiévre ceſſe au bout de peu de jours, mais la douleur continue. Au reſte ce mal eſt très-incommode, ſur-tout s'il attaque les lombes; car alors le malade eſt obligé de reſter couché, immobile, & pour ainſi dire, comme une ſouche; ſouvent des lombes il paſſe aux hanches ou aux jointures ſupé-

rieures des cuisses : s'il se fixe pendant long-tems dans cet endroit, la guérison en devient plus difficile.

Comme dans cette maladie la douleur change souvent & subitement de lieu, il est à craindre que la cause du mal ne reflue dans l'intérieur, & n'attaque, non sans un très-grand danger, le poûmon ou le cerveau. On connoît que cet accident est arrivé, lorsqu'après que la douleur a cessé dans les articles, il survient un délire, ou une forte oppression de poitrine.

Au reste cette maladie est rarement mortelle ; mais la violence & la durée des douleurs

qu'elle cauſe, ſi elle n'eſt pas traitée convenablement, doivent engager à y employer de bons & prompts remedes : car lorſqu'on la néglige, il arrive ſouvent que les articles ſont privés de mouvement, & qu'il reſte au malade pendant toute ſa vie une roideur incurable (*Anchyloſis.*)

Voici donc la façon de la traiter.

Il faut faire au bras, du même côté où la douleur réſide, une ſaignée de dix onces.

Il faut appliquer ſans ceſſe ſur la partie douloureuſe, de la flanelle imbibée de la fomentation tiéde N° 12.

Il faut que les alimens ſoient

legers, & il ſuffira de petit bouillon avec de la décoction d'orge, d'avoine ou de riz, & de pommes cuites.

Pour boiſſon commune, on ſera uſage de la décoction N° 1, ou de décoction d'orge, à laquelle on ajoutera une quatrieme partie de lait frais.

On donnera au malade d'heure à autre, à moins qu'il ne dorme, deux cueillerées de la mixture N° 22, & il boira chaque fois par-deſſus cette mixture, une taſſe chaude de l'infuſion N° 23.

Le jour ſuivant il faut lui donner le lavement N° 11, & continuer exactement l'uſage des remedes N° 22, & 23.

Si la douleur ne diminue point, & que la fiévre continue, il faut le jour après répéter la saignée, & continuer la fomentation N° 12, ainsi que les remedes N° 22 & 23, après quoi l'on donnera au malade, le lendemain matin, la potion purgative N° 6. On cessera pendant toute cette journée l'usage des remédes N° 22 & 23, & le malade prendra sur le soir la potion anodyne N° 24.

Il continuera ensuite, pendant deux jours encore, à prendre les remedes N° 22 & 23; le jour suivant il prendra de nouveau la potion purgative N° 6, & sur le soir la potion anodyne N° 24.

Par ces remedes, on vient le plus ſouvent à bout de la maladie. Si les urines ont beaucoup de ſédiment couleur de brique, & s'il ſurvient une ſueur douce, & égale par tout le corps, c'eſt un bon ſigne.

Il ſuffit alors pour guérir abſolument le malade, qu'il reſte tiédement au lit, & qu'il faſſe uſage de l'infuſion N° 23.

Si cependant après les remedes dont on vient de parler, la douleur ne diminue point, & que l'endroit douloureux devienne rouge, il faut appliquer des ſangſues à cet endroit même.

Il arrive quelquefois que la fièvre ceſſe, que la ſanté paroît

rétablie, & que cependant la douleur affecte tantôt un article, tantôt un autre : il faut dans ce cas donner au malade le matin, à midi & le soir, une demie drachme de savon de venise réduit en pillules, & lui faire boire chaudement chaque fois, six onces, ou une demi-chopine de l'infusion N° 23. On doit, dans cette occasion, le garder du froid, & il fera bien de froter légérement les articulations avec un morceau de flanelle séche.

Il arrive aussi quelquefois que la douleur reste fixe vers l'articulation de la cuisse, quoique d'ailleurs la santé soit rétablie. En ce cas, il faut appliquer à

l'endroit douloureux un véſicatoire de la grandeur d'un écu de ſix livres, ou d'une piece de deux florins d'Allemagne, l'y laiſſer pendant douze heures, l'ôter enſuite, percer la veſſie qui s'eſt faite, afin que la lymphe, qui s'y eſt amaſſée, puiſſe en ſortir, & appliquer alors pour guérir la plaie, l'emplâtre nommée *Emplaſtrum album coctum.*

Huit jours après que l'endroit, où l'on aura appliqué le véſicatoire ſera conſolidé, on en appliquera un nouveau au même endroit, & de la même maniere qu'on vient de le dire; & ſi la douleur ne ceſſe point entiérement, on pourra répéter

juſqu'à

jusqu'à quatre fois cette opération.

Il faut observer que, lorsqu'on a ôté le vésicatoire, il ne faut que percer la vessie qui s'est formée, sans enlever l'épiderme; car l'endroit qui en auroit été dépouillé, feroit souffrir des douleurs très-vives, & qui ne contribueroient en rien à la guérison.

Si cette maladie est survenue pendant l'automne, il faut éviter d'exposer l'hyver suivant, ceux qui en ont été atteints, au froid & aux injures de la saison; car ils auroient certainement une rechute.

Si la durée de la douleur

fixée dans le même endroit ; occasionne un commencement de roideur à l'article qui en est affecté, il faut deux fois le jour exposer la partie à la vapeur d'eau chaude, la bien essuyer après avec des linges chauffés, la froter légérement, & l'enduire ensuite d'onguent d'*Althæa*.

DES FIÉVRES INTERMITTENTES.

ON connoît par la célérité du pouls que le malade a la fiévre, qui ordinairement eſt accompagnée de laſſitude, de langueur, de foibleſſe, de ſoif, & de pluſieurs autres ſymptomes.

On nomme Fiévre intermittente celle qui, après un accès de quelques heures, diminue ſenſiblement, ainſi que tous les ſymptômes, & ceſſe enfin abſolument, de façon cependant

que l'accès revienne ensuite.

Cette Fiévre a différentes dénominations suivant l'intervalle qu'elle laisse d'un paroxysme, ou accès à l'autre.

Si l'accès revient tous les jours, on la nomme quotidienne ; s'il laisse un jour intercalaire, on la nomme tierce : s'il est deux jours sans revenir, & qu'il reparoisse le jour suivant, on la nomme quarte.

La Fiévre intermittente commence par des bâillemens, par des lassitudes, par une débilité, par des froids, des frissons, des tremblemens, par la pâleur des extrêmités, par des anxiétés, par des nausées, & quelquefois

par un vomiſſement. Le pouls eſt foible & petit, & la ſoif aſſez grande.

Au bout de quelque tems, il ſurvient une chaleur qui augmente inſenſiblement & devient extrême. Alors le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive, le malade ſe plaint d'un mal de tête aſſez violent, & d'une douleur dans tous les membres; une ſueur générale ſuccéde enfin; tous les ſymptomes, dont on vient de parler, diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient. Après ce ſommeil le malade ſe reveille ſans Fiévre, & le pouls dans ſon

état naturel ; il ne lui reste alors qu'une lassitude, & de la foiblesse.

Quelquefois pendant la chaleur de la Fièvre, il vomit des matieres bilieuses, dont l'évacuation le soulage.

L'urine que le malade a rendue après la Fièvre, ou pendant la sueur qu'il a eue, est rougeâtre & écumeuse : dès que cette urine est réfroidie, on apperçoit au sommet du vase une pellicule, qui est adhérente aux côtés de ce vase, au fond duquel il se dépose beaucoup de sédiment, qui par sa couleur ressemble à de la brique pilée, ou de la terre d'Armenie.

Il faut cependant remarquer, que ce n'eſt guères, que dans les Fiévres automnales que les urines ſont telles qu'on vient de les décrire, & ſur-tout après quelques paroxyſmes ou accès. Dans les Fiévres printanniéres, cela arrive moins fréquemment; car alors les urines du malade ſont d'ordinaire moins rouges, & tirent plutôt ſur le jaune, il ſe forme dans le milieu une eſpéce de nuage, & elles dépoſent un ſédiment blanc qui eſt d'un bon augure.

On diviſe les Fiévres intermittentes en Fiévres printanniéres, & en Fiévres automnales; celles de la premiere eſpéce ſont

d'une guérison plus aisée que les autres, lesquelles sont accompagnées de symptomes plus fâcheux.

On nomme Fiévres printanniéres celles qui regnent, à commencer du mois de Février, jusqu'au mois de Juillet.

Celles qui regnent depuis la fin de Juillet, ou depuis le commencement d'Août, & qui cessent à la fin de Janvier, quelquefois même plutôt, sont nommées Fiévres automnales.

Après les chaleurs longues & ardentes de l'été, si les Troupes ont beaucoup fatigué, il regnera quantité de Fiévres automnales, & même plus dan-

gereuſes, ſur-tout ſi les opérations militaires exigent que l'on campe dans des endroits marécageux.

Au mois de Septembre & d'Octobre, le nombre de ceux qui en ſont attaqués, eſt d'ordinaire fort conſidérable : mais on a tout lieu d'eſpérer que ce nombre diminuera à la chute des feuilles, ſi ſur-tout il regne des vens forts.

Au reſte comme les Fiévres printanniéres, & les Fiévres automnales différent de beaucoup entr'elles, & que ſouvent la façon de les traiter différe également ; on parlera ſéparement de chacune de ces maladies.

DES FIÉVRES INTERMITTENTES PRINTANNIERES.

CEs Fiévres ſont preſque toujours tierces, & très-ſouvent d'une bonne eſpéce; quelquefois elles ſont double-tierces; mais plus rarement que les automnales.

On appelle fiévres double tierces, quand il ſurvient, le jour intercalaire, un accès nouveau: l'accès eſt alors communément plus léger que celui du jour précédent.

Dans le paroxyſme ou accès, il ſuffit de donner au malade

beaucoup de boiſſon délayante, on peut la rendre agréable à prendre ; mais elle doit toujours être tiéde ; froide, elle ſeroit nuiſible.

Le malade peut donc boire autant qu'il voudra de la tiſanne N° 25, il lui faut auſſi de la tranquillité, & qu'il ſe tienne dans une chaleur modérée.

Le paroxyſme ſe termine d'ordinaire par une ſueur univerſelle, & chaude ; il faut l'entretenir en buvant chaud, mais ne pas la rendre trop abondante, ſoit par des couvertures, ſoit par tout autre moyen qui provoque la chaleur.

Il ſera bien dans ce moment

(c'eſt-à-dire, ou vers la fin du paroxyſme, ou après qu'il aura ceſſé) de faire prendre au malade du bouillon, & d'y mêler du jus de citron, ou de la crême de tartre, pour lui donner un peu d'acidité.

Les jours auxquels le malade eſt ſans fiévre, il peut prendre des alimens un peu plus ſolides; c'eſt-à-dire, manger un peu de viande, en obſervant de lui donner de la chair de jeunes animaux; la viande de bœuf ne nuira point, pourvû qu'elle ſoit tendre; mais il faut s'abſtenir de tout ce qui eſt gras.

Il faut auſſi éviter de faire manger le malade vers le tems

que le paroxyſme doit revenir ; la nourriture qu'il auroit priſe lui chargeroit l'eſtomac pendant l'accès, & la digeſtion ſe feroit mal.

Quatre heures avant que la fiévre doive reprendre, on pourra cependant lui donner un bouillon léger.

Or, comme dans les Fiévres tierces printannieres, les paroxyſmes anticipent d'ordinaire le tems où ils doivent revenir, il faut y avoir égard, par rapport à la nourriture que le malade doit prendre.

Si le jour où le malade eſt ſans fiévre, eſt ſerein, il ſera bon qu'il faſſe un peu d'exer-

cice. Mais ſans ſe laſſer, il faut auſſi qu'il dorme plus long-tems que de coutume.

On doit encore obſerver, que les Fiévres printannieres intetmittentes, tournent ſouvent en maladies inflammatoires, principalement dans des ſujets jeunes & ſanguins : c'eſt pourquoi la ſaignée eſt convenable, ſur-tout ſi le malade a le viſage rouge, s'il ſe plaint d'un mal de tête violent, & s'il reſſent quelque douleur du côté de la poitrine.

Si le malade a des nauſées accompagnées de fréquentes flatuoſités, ſi la langue eſt chargée, la bouche amere, s'il a de légers vertiges, il convient de

lui donner un vomitif.

On lui fera donc prendre en ce cas la poudre N° 26, quatre heures avant le retour du paroxyſme ou accès. La poudre N° 27, ſervira pour les malades d'un tempéramment plus foible.

Auſſitôt que le malade aura vomi par l'effet de cette poudre, il faut qu'il boive de l'eau tiéde à grands verres, bientôt il la rejettera par un vomiſſement nouveau ; mais il faut lui en faire boire encore, & ainſi de ſuite, afin de délayer ce qui doit être chaſſé hors de l'eſtomac, & de faciliter par-là le vomiſſement.

Après que le malade a vomi à quelques repriſes, l'eau qu'il boit lui reſte d'ordinaire dans le corps : lorſqu'il aura été une heure entiere ſans vomir, il faudra lui donner la potion N° 24, & attendre le paroxyſme, pendant lequel on lui donnera de la tiſane N° 25, en obſervant d'ailleurs tout ce qui a été dit ci-devant.

Si le malade ſe plaint de douleurs de lombes, ſi le ventre lui grouille, s'il a des vents, ſi le ventre eſt enflé, ou dur, il faut le purger de la maniere ſuivante.

On lui donnera, huit heures avant le retour du paroxyſme, le purgatif N° 28, & ſix heures

après qu'il l'aura pris, c'eſt-à-dire, deux heures avant l'accès; on lui fera prendre la potion N° 24.

Si les ſymptomes, qui ont déterminé à ſe ſervir du vomitif ou du purgatif, continuent d'être les mêmes, on pourra réitérer ces remedes.

Cependant la néceſſité de répéter le vomitif & le purgatif, n'eſt pas fort fréquente dans les Fiévres printannieres.

On doit de plus obſerver, que quelquefois le vomitif n'évacue point par le ſeul vomiſſement, mais qu'il évacue par les ſelles, de même que les purgatifs agiſſent quelquefois par le vomiſſe-

ment. On ne doit cependant rien craindre, lorsque cela arrive; puisque l'unique objet de ces remedes est d'évacuer l'estomac & les intestins.

L'estomac & les intestins nettoyés, on donnera au malade, de deux heures en deux heures, une cueillerée du remede N° 29; après lequel on lui fera boire une tasse d'infusion de fleurs de camomille en guise de thé. Il faut cependant ne faire usage de ce remede, que lorsque le malade est sans fiévre, & supposé qu'il ne dorme point; & ne pas s'en servir dans le tems du paroxysme.

C'est de cette maniere, que

l'on traite les Fiévres printannieres ; & il eſt rarement beſoin de quinquina.

Si après le troiſieme ou le quatrieme accès de ces fiévres, il ſurvient des puſtules ulcéreuſes aux narines, aux lévres, ou aux environs, ce ſigne eſt bon, & la fiévre ceſſe d'ordinaire bientôt ; mais il n'eſt pas ſûr dans les fiévres automnales.

Il arrive, mais rarement, qu'après ſept ou huit accès, la Fiévre printanniere ne ceſſe point, qu'elle diminue même conſidérablement ; & qu'au contraire, les accès deviennent plus longs & plus forts. Cela ſe voit ſurtout dans les malades, qui, dès

qu'ils ſont au lit, ſuent abondamment. Dans ce cas le quinquina eſt néceſſaire.

L'on fera donc prendre au malade, dans le tems qu'il n'aura point de fiévre, & de trois heures en trois heures, une des poudres N° 30 dans du vin.

Par-là il ſe trouvera bientôt guéri; & comme dans le printems la ſaiſon devient de jour en jour meilleure, la rechute eſt rarement à craindre.

DES FIÉVRES INTERMITTENTES AUTOMNALES.

CES Fiévres ſont plus opiniâtres que les printannieres, & celles qui ſont les plus fâcheuſes, & en plus grand nombre arrivent d'ordinaire après un été fort chaud.

Elles ſont auſſi plus difficiles à connoître; car dans le commencement qu'elles régnent, les paroxyſmes, ou accès ſont ſi longs, & les redoublemens ſi ordinaires, qu'elles ſemblent être des fiévres continues; de façon

qu'il n'y a que peu, ou point d'intermiſſion.

Quelquefois cependant la Fiévre donne un peu de relâche; mais elle revient peu d'heures enſuite, après avoir été précédée d'un friſſonnement léger. Quand la maladie commence à céder, on connoît ſeulement ſon caractere, on voit alors que la fiévre eſt une vraie Fiévre intermittente; & ſouvent ces ſortes de Fiévres, qui, dans le commencement, paroiſſent continues, dégénerent en fiévres-quartes.

Il arrive auſſi quelquefois que ces Fiévres ſont dans le commencement intermittentes; &

qu'après des accès longs & redoublés, elles changent en fiévres continues dangereuſes.

Ces Fiévres ſont toujours bilieuſes, & l'eſtomac & les inteſtins ſont remplis de matieres corrompues, il faut les faire ſortir ſans délai; car le retardement ſeroit nuiſible.

On donnera donc au malade la poudre émétique N° 26, ou N° 27, en obſervant à ce ſujet ce qui a été dit à l'égard des fiévres intermittentes pritanniéres.

Mais ſi la peau du viſage eſt tendue & rouge, ſi les yeux ſont enflammés, ſi la chaleur eſt forte & générale par tout le

corps, il faut qu'une saignée précéde le vomitif.

Si, au contraire, le visage du malade est pâle, s'il est retiré, & que le pouls ne soit point plein, il faut s'abstenir de la saignée, qui nuiroit en ce cas-là.

On doit, au reste, donner le vomitif au malade, dans le tems de l'intermission de la fiévre, ou, si elle ne cesse point tout-à-fait, choisir du moins le moment, où elle est dans sa moindre force.

Il est aussi quelquefois nécessaire, dans les Fiévres automnales, de répéter le vomitif; & c'est, lorsque les naufées, & l'amertume de la bouche continuent,

fluent, & que la langue demeure chargée.

Le jour auquel le malade ne prendra point l'émétique, il boira beaucoup de décoction N° 25, & l'on ajoutera sur chaque livre de cette décoction une once d'oxymel simple N° 31.

On donnera aussi de quatre heures en quatre heures au malade, après le vomitif, soit qu'il le prenne une, ou deux fois, une des poudres N° 32.

En suivant cette méthode, ces fièvres cèdent d'ordinaire; & si auparavant elles étoient continues, elles deviennent manifestement intermittentes; de sorte qu'il y a un intervalle considéra-

ble d'un accès à l'autre.

Il faut alors donner au malade la mixture N° 29, en suivant ce qui a été dit, lorsqu'on a parlé des fiévres intermittentes printannieres.

Les alimens doivent être les mêmes que dans les fiévres-tierces printannieres : les bouillons avec du jus de citron, ou de la crême de tartre, pour les rendre plus agréables, les pommes, les poires cuites, & le pain, qui ait bien fermenté, formeront les principaux alimens. Lorsque les forces augmenteront un peu, l'on pourra ajouter, aux alimens ci-dessus, quelque peu de viande tendre, soit de veau, ou d'a-

gneau ; le vin pris modérément pour réparer les forces, ne fera auſſi aucun mal.

Au reſte, comme le tems devient tous les jours plus froid ; il faut dans cette ſaiſon munir les convaleſcens contre la froidure ; ſans quoi la rechute eſt très à craindre.

De plus, il faut pendant quatorze jours donner aux convaleſcens, le matin à jeun, & une heure avant le dîner & le ſouper, la groſſeur d'une noix muſcade du remede N° 33.

Quand ils auront été un mois ſans fiévre, il faut leur donner, le matin à jeun, les pillules N° 34 ; les leur faire prendre,

après huit jours d'intervalle, & répéter, trois fois en tout, la même choſe.

Si cependant après le vomitif, & les autres remedes, dont on a parlé, la fiévre ne ceſſe point, ſi les accès n'ont point de diminution, & ſi le malade s'affoiblit, l'uſage du quinquina devient néceſſaire, ce qui arrive plus fréquemment dans les Fiévres automnales, que dans les printannieres.

Il faut alors ſe ſervir du remede N° 30, ainſi que dans les fiévres printannieres, & le répéter quatorze jours après.

Si les yeux jauniſſent, ſi le malade a de grandes anxiétés

vers l'orifice de l'eſtomac, ſi les urines ſont ictériques, il faut ceſſer l'uſage du quinquina (à moins cependant que l'extrême foibleſſe du malade n'y obligeât) & s'abſtenir alors quinze jours de ſuite de ce fébrifuge, au lieu duquel on donnera pendant quelques jours le remede N° 35, dont on fera prendre, de trois heures en trois heures, deux cueillerées au malade, juſqu'à la diminution de ces ſymptomes : la fiévre reviendra néanmoins ; mais le malade ayant pendant cet intervalle récupéré des forces, il la ſupportera plus aiſément, & bientôt elle ceſſera abſolument.

Si l'on s'opiniâtroit dans ce

cas à faire usage du quinquina ; il s'ensuivroit quelque maladie chronique, difficile à guérir.

On doit aussi remarquer, qu'il ne faut point se servir des pilules N° 34, lorsque le quinquina a chassé la fiévre ; car elles la font ordinairement revenir.

Il arrive quelquefois, que ces sortes de fievres sont, dès leur commencement, accompagnées des plus mauvais symptomes ; le pouls est inégal, le visage cadavéreux, le malade tombe dans de fréquentes foiblesses, & a des sueurs froides. Dans quelques-uns, une cardialgie, ou mal violent d'estomac, accompagne ces symptomes ; dans d'autres, il

ſurvient un aſſoupiſſement, lequel accompagne le paroxiſme, & cet aſſoupiſſement eſt ſi profond, qu'on peut à peine réveiller les malades.

Dans ces cas, il faut au plutôt leur donner le quinquina; car il eſt à craindre, qu'ils ne puiſſent point ſupporter l'accès ſuivant: on ſe ſervira pour cela du remede N° 30.

Si, par ce moyen, la fiévre étant ſupprimée, le viſage du malade devient couleur de cire; & s'il ſent des anxiétés vers l'orifice de l'eſtomac, il faut lui donner le remede N° 35, de la maniere qui a été expliquée ci-deſſus.

DES FIÉVRES-QUARTES.

IL faut d'abord observer, que dans ces fiévres, la saignée ne convient presque jamais.

On donnera au malade, avant le paroxysme, le vomitif, N° 26 ou 27, en suivant la méthode prescrite pour les fiévres intermittentes printannieres.

Avant le paroxysme qui doit suivre immédiatement, on lui donnera la poudre purgative N° 28, comme il a été dit aussi en parlant des fiévres printannieres.

Le malade prendra enſuite tous les quarts d'heure la groſſeur d'une noix muſcade de l'électuaire N° 36 ; mais il ne faut point qu'il en faſſe uſage dans le tems de la fiévre.

Si la fiévre ne diminue point après huit accès, & que le malade s'affoibliſſe, il faut donner le quinquina préparé N° 30, en obſervant ce qui a déja été dit à ce ſujet.

Huit jours après que la fiévre aura quitté, il faudra répéter le même remede N° 30, qu'on donnera encore pour la troiſieme & derniere fois, au bout de quatorze jours. Par ce moyen, la rechute ne ſera point à craindre.

On peut, les jours intermédiaires, donner au malade dans ces fiévres, plus de vin, & plus de nourriture, que dans les autres fiévres.

DE LA JAUNISSE.

LORSQUE la fiévre a duré long-tems, & sur-tout la fiévre automnale, il arrive que les hypocondres restent durs & tendus, quelquefois même avec une douleur sourde, quelquefois aussi sans aucune douleur : le malade ressent des anxiétés après ses repes ; quelquefois elles sont suivies de vomissemens, le blanc de

l'œil devient jaunâtre, l'urine se teint d'un jaune obscur, & cette couleur gagne bientôt toute la superficie du corps.

Ce mal est aussi la suite ordinaire d'une mauvaise nourriture, & le soldat en est sur-tout atteint, lorsque la disette des vivres l'oblige à se rassasier d'alimens de difficile digestion.

Il faut donner au malade, de trois heures en trois heures, quatre cuillérées du remede N° 35, & lui faire boire par-dessus quatre onces de la décoction N° 37, qu'il sera aisé de préparer partout.

Le matin & le soir, il faut lui donner une demi-dragme de sa-

von de Veniſe, en pilules.

Il faut auſſi froter pendant un quart d'heure, le matin & à jeun, l'hypocondre droit avec de la flanelle.

Après avoir ſuivi cette méthode pendant quelques jours, le ventre devient ordinairement libre, & procure du ſoulagement : il faut cependant la continuer juſqu'à ce que les urines reprennent leur couleur naturelle, & que le jaune diſparoiſſe des yeux & de la peau.

Si le ventre ne devenoit point libre, après avoir fait uſage pendant ſix jours des remedes ci-deſſus, il faudroit donner le matin, les pilules N° 34, & s'abſtenir ce jour-là des autres remedes,

que l'on continueroit néanmoins les jours suivans.

L'exercice est très-bon dans cette maladie, sur-tout en plein air, si le tems le permet.

Il faut éviter les alimens farineux & glaireux, & donner des bouillons aux herbes, composés avec le cerfeuil, l'ozeille, la laitue, & la chicorée douce ou *endive*.

DE L'HYDROPISIE.

LORSQUE la partie aqueuſe du ſang s'amaſſe, & s'arrête dans quelques cavités du corps, plus ou moins grandes, on donne à cette maladie le nom d'hydropiſie.

Elle prend différentes dénominations, ſuivant les parties du corps qu'elle peut affecter.

Si la partie aqueuſe eſt arrêtée dans la membrane adipeuſe, & qu'elle occaſionne par-là une enflure générale, on la nomme *Anaſarque*. L'enflure commence ordinairement par les parties infé-

rieures, & gagne insensiblement tout le corps; les yeux sont languissans, la face & le corps blêmes, les urines en petite quantité, & le malade ne sue jamais. Si on presse du doigt les parties enflées, l'impression y demeure. Ces parties enflées sont froides, & sur-tout les cuisses & les pieds.

Cette maladie succede assez souvent dans les armées aux fiévres intermittentes, qui ont longtems duré, & sur-tout en automne & en hiver. Le soldat y devient sujet aussi, lorsqu'après avoir bû subitement beaucoup d'eau froide, il se repose dans un lieu froid: elle est de même fréquemment la suite d'une perte

considérable de sang, soit par les blessures, soit par les saignées trop souvent répétées.

Lorsqu'après une longue fièvre intermittente l'anasarque survient, les évacuations ne sont pas extrêmement nécessaires ; mais on la guérit d'ordinaire, en donnant le matin à jeun, puis une heure avant le dîner, & une heure avant le souper, par conséquent trois fois le jour, deux onces du vin préparé N° 38.

Il faut, pour achever la guérison du malade, qu'il se tienne chaudement, soit par la chaleur naturelle de l'air, soit par la chaartificielle ; qu'il ait le corps bien couvert pendant la nuit ; qu'il se

nourriſſe d'alimens ſecs, comme viandes, ou poiſſons rôtis ; qu'il boive peu, que ſa boiſſon ſoit pure, & qu'il ſe donne du mouvement proportionnellement à ſes forces.

Il eſt très-bon de froter, le plus ſouvent qu'il eſt poſſible, les parties enflées, avec un morceau de flanelle chauffée. Si les urines deviennent plus abondantes, ſi le malade commence à ſuer dans ſon lit, & que les parties enflées diminuent, c'eſt un ſigne très-favorable.

Lorſque l'enflure a diſparu, il reſte un relâchement dans les parties deſenflées, qui fait craindre une rechute : on peut la pré-

venir, en faisant porter aux convalescens, des habits qui les serrent plus que de coutume, & en leur entortillant les cuisses & les jambes, avec des bandages; l'exercice du corps en plein air, si le tems est chaud, est alors extrêmement bon.

C'est de cette façon que l'on guérit d'ordinaire assez heureusement l'Anarsaque, qui succéde aux fiévres intermittentes.

Mais lorsque cette maladie provient d'autres causes, elle est souvent plus opiniâtre, & demande d'abondantes évacuations des férosités.

Il est plusieurs moyens de tenter ces évacuations; mais l'expé-

rience a démontré, que le remede N° 39, eſt sûr & efficace. On donnera donc le matin au malade, une cuillerée de ce remede, après lequel il ſurvient quelquefois un vomiſſement, alors il ne faut plus en donner qu'une demi-cuillerée ; une ſimple nauſée en eſt cependant la ſuite la plus ordinaire. Les urines ſont après cela très-abondantes, & procurent beaucoup de ſoulagement. Il eſt rare que ce remede purge ; ſi néanmoins ce cas arrive, il ne s'enſuit aucun mal.

L'on continue tous les jours l'uſage de ce remede, juſqu'à ce que les ſéroſités ſoient évacuées, & que le corps déſenfle abſolu-

ment. Si la dose que l'on donne fait peu d'effet dans des corps robustes, on doit l'augmenter insensiblement, jusqu'à ce que les urines sortent en abondance. Dans la convalescence, il faut observer le même régime, & prendre les mêmes précautions dont on a parlé, il y a un moment.

La lymphe extravasée se rassemble quelquefois dans le bas-ventre, & la quantité en augmente au point, qu'elle le fait enfler excessivement; si cela est, en pressant d'une main l'un des côtés du bas-ventre, & en frappant de l'autre sur le côté opposé, on sent la fluctuation, & l'on connoît par-là que l'eau y regorge.

Quand le mal est récent, on le

guérit assez souvent par le seul usage du remede N° 39, mais si dans quelques jours le flux des urines ne survient point, & que l'enflure du ventre ne diminue pas, il faut se dépêcher d'en tirer l'eau par la ponction.

Cette opération offre à cet effet un moyen utile & assez sûr; mais si on l'emploie, quand le mal est invétéré, ce moyen devient plus dangereux.

Il est très-convenable de tirer, autant qu'il est possible, en une seule fois, & tout de suite, toute la lymphe; on peut le faire avec sûreté, en serrant le ventre du malade par des bandes, & cela, petit à petit, & de plus en plus;

à mesure que l'eau sort ; on évite par-là les foiblesses, & les autres accidens.

Après l'évacuation, causée par la ponction, il faut serrer le ventre avec des bandes, & donner au malade la même nourriture, dont on a parlé un peu plus haut.

L'usage du remede N° 38, est aussi alors très-bon. Quelquefois le ventre enfle de nouveau, il faut dans ce cas répéter la ponction.

Mais, comme il arrive, quoique rarement, que l'enflure du bas-ventre n'est causée que par des vents, & point du tout par un amas de lymphe, on doit apporter la plus scrupuleuse atten-

tion à bien obſerver ce qui en eſt, parce que dans ce cas la ponction n'eſt preſque jamais d'aucune utilité, & qu'elle ne fait au contraire, qu'accélérer d'ordinaire la mort.

On donne à cette maladie le nom de *Tympanites* ou d'Hydropiſie du ventre.

1. Il eſt rare que le ventre ſoit enflé auſſi exceſſivement, que dans l'Hydropiſie.
2. Le ventre paroît élevé ſur le devant, & affaiſſé vers les parties latérales.
3. On ne ſent point le remuement de l'eau, lorſque l'on frappe ſur le ventre; mais il rend une eſpéce de ſon de tambour.

On peut tâcher de la guérir de la maniere suivante. On frotera deux fois le jour, chaque fois pendant un quart d'heure, le ventre du malade avec de la flanelle ; & après chaque friction, on l'enduira de l'onguent N° 40 : pendant quelques jours de suite on lui donnera le soir la poudre N° 41.

Si les vents commencent à se faire passage par le fondement, & que le ventre se décharge, on a lieu d'en espérer la guérison.

Il arrive aussi, que la lymphe se rassemble dans les cavités de la poitrine, & l'on a souvent remarqué, que le soldat est sujet à cet espéce d'Hydropisie, lors-

bes & des cuisses devient considérables ; & qu'au contraire, la poitrine se trouve plus chargée, lorsque ces enflures disparoissent subitement.

L'Hydropisie dont on parle, sur-tout lorsqu'elle n'est point invétérée, se guérit souvent avec succès par l'usage du remede N° 39.

Si cela ne réussit point, il n'y a point d'autre moyen que la ponction ; mais ce moyen est douteux, & l'expérience nous apprend, qu'il n'a point toujours un heureux succès.

DU VOMISSEMENT.

IL ne s'agit point ici de ces vomiſſemens qui accompagnent d'autres maladies, comme les fiévres, la néphritique, &c. mais de ceux qui ſont occaſionnés par la mauvaiſe nourriture, & par une ſurcharge d'eſtomac.

Le remede le plus ſûr dans ce cas, eſt de faire boire beaucoup d'eau tiéde, pour faciliter le vomiſſement, & l'évacuation des matieres.

Si après cela il reſte des nauſées, que la bouche ſoit amere, ou que la langue ſoit chargée d'une

pituite glaireuſe, il convient de donner un léger vomitif, tel que la poudre N° 27, en obſervant le même régime qui a été preſcrit pour les fiévres intermittentes.

Quand le malade aura ceſſé de vomir, on lui donnera, de trois heures en trois heures, deux cueillerées du remede N° 42; le mal s'appaiſera bientôt par ce moyen. Il faut cependant lui donner, le jour qu'il aura pris la poudre N° 27, le breuvage N° 24, qu'il prendra vers le ſoir.

DU COLERA-MORBUS

NOMMÉ VULGAIREMENT *TROUSSE-GALANT.*

LE *Colera-Morbus*, ou Trouſſe-Galant, ſe manifeſte par une évacuation ſubite & immodérée d'humeurs par le haut, & par le bas.

Quoique cette maladie puiſſe ſurvenir dans tous les tems de l'année par les ſuites d'une ſurcharge d'eſtomac, & d'excès crapuleux, elle eſt cependant plus fréquente vers la fin de l'été, & vers le commencement de l'automne.

Elle eſt occaſionnée le plus ſouvent par les excès qui ſe font en fruits d'été, par l'eau corrompue que l'on boit, ou auſſi en buvant immodérément du vin doux & nouveau, autrement *moût*.

Au reſte, cette maladie eſt ſi violente, qu'elle abat en peu d'heures le corps le plus robuſte, & qu'en vingt-quatre heures de tems, elle emporte quelquefois le malade.

La ſoif eſt ordinairement ardente, l'anxiété grande, le pouls vîte, petit, & ſouvent inégal, la ſueur froide, le viſage have & cadavéreux, & les extrémités froides.

Le malade ſent aux cuiſſes ou aux mains des ſpaſmes, & ces parties en ſont quelquefois affectées en même tems ; tous ces ſymptomes ſont bientôt ſuivis de convulſions, & de la mort, ſi l'on n'y apporte les remedes les plus prompts, & les plus ſalutaires.

Pour cela, il faut s'abſtenir de tout vomitif & de tout purgatif ; car les plus doux ſont même nuiſibles dans cette maladie. Il faut donner continuellement au malade du bouillon de poulet, ou de veau ; mais ſi léger, qu'il ait à peine le goût de viande ; & au défaut de ce bouillon panner de l'eau, & la lui faire boire,

Il faut auſſi lui donner, en façon de lavement, l'une ou l'autre de ces boiſſons, afin de faire ſortir de l'eſtomac & des inteſtins toutes les matieres âcres, & irritantes.

Après qu'on aura pratiqué pendant trois ou quatre heures ce qu'on vient de dire, on donnera au malade tous les demi-quarts d'heure une cueillerée du remede N° 43, juſqu'à ce que le vomiſſement, & le cours de ventre ceſſent, ou du moins diminuent conſidérablement.

Lorſqu'il commencera à ſe trouver mieux, on ne lui donnera plus, que de trois en trois heu-

res, une cueillerée du même remede, en continuant juſqu'à ce qu'il l'ait pris entiérement.

Enſuite (quand même le vomiſſement & le cours de ventre auroient ceſſé tout-à-fait) on donnera encore au malade, pendant quatre jours conſécutifs, matin & ſoir, trois cueillerées du remede N° 43.

La nourriture la meilleure, dans ces occaſions, eſt le bouillon de veau au riz; il faut en donner peu à la fois, mais ſouvent.

S'il arrivoit que le malade eût été quelque tems ſans ſecours, qu'il eût eu pluſieurs heures de

ſuite de fortes évacuations, & qu'en conſéquence il fût extrêmement foible; ſi ſur-tout il reſſentoit aux cuiſſes, & aux mains des ſpaſmes douloureux, il faudroit dans ce cas ſe ſervir ſur le champ du remede N° 43, de la maniere qui a été expliquée ci-deſſus.

DE LA DIARRHÉE.

SI l'on a plus fréquemment, que de coutume, des ſelles liquides, on eſt atteint de la Diarrhée.

Les douleurs de ventre, & les tranchées ne ſont point fortes dans cette maladie, & c'eſt ce qui la diſtingue principalement de la Dyſenterie, dont on parlera ci après.

Comme cependant la Diarrhée ſert quelquefois à l'évacuation des mauvaiſes humeurs, il

s'enſuit, qu'elle n'eſt pas toujours nuiſible, & qu'elle peut même être très-utile.

Elle eſt telle, lorſqu'elle n'ôte point les forces, & qu'elle rend au contraire le corps plus diſpos & plus léger. Mais elle eſt nuiſible, s'il s'enſuit un affoibliſſement & une langueur.

La Diarrhée, qui d'abord avoit paru avantageuſe, peut auſſi devenir nuiſible par ſa durée; c'eſt-à-dire, lorſqu'elle continue plus de quatre ou cinq jours; car alors le corps s'épuiſe par un flux de ventre trop long, les inteſtins s'excorient, & il s'enſuit une vive douleur de bas-ventre, des

épreintes, & la Diarrhée dégénere par-là en dyſenterie.

Lorſque la Diarrhée exige quelque remede, on n'a qu'à prendre le matin la poudre N° 44, & le ſoir la potion N° 24. Le bouillon de veau au riz, & le millet cuit avec du lait, en forme de bouillie un peu épaiſſe, ſont une nourriture très-propre à cette maladie.

Si la Diarrhée ne ceſſe point au bout de deux jours, il faut répéter l'uſage de la poudre N° 44, & de la potion N° 24, & le recommencer encore après, deux jours enſuite, ſi elle continue.

Il ſera bon au ſurplus, pour éviter une rechute, de faire prendre au convaleſcent vers le ſoir, & pendant quatre jours, le bol N° 45.

Il faut auſſi veiller qu'il ait le corps bien couvert, & le garder ſur-tout contre l'air froid.

DE LA DYSENTERIE.

LA diarrhée, trop long-tems négligée, dégénere ſouvent en Dyſenterie.

Elle arrive cependant pour l'ordinaire, ſans avoir été précédée de la diarrhée, & régne dans les Armées pendant les chaleurs de l'été, & au commencement de l'automne.

On appelle Dyſenterie, le flux de ventre qui eſt accompagné de fortes tranchées, & d'épreintes aſſez douloureuſes.

Le malade ne rend point toujours du ſang, ainſi que l'ont prétendu pluſieurs médecins, qui,

pour cette raiſon, ont donné à la Dyſenterie le nom de dévoyement rouge.

Les matieres qui ſortent par le fondement ſont cependant ſouvent rougeâtres & ſanguinolentes, ſur-tout lorſque la maladie a déja duré quelque tems.

Elle régne principalement parmi les Troupes ; & les cauſes ſuivantes la produiſent.

La bile devenue plus âcre par les grandes chaleurs, & par les fatigues de la guerre, ſur-tout ſi le ſoldat échauffé s'expoſe à un air trop frais, ou dort dans ſes habits, imbibés de pluie. C'eſt par cette raiſon qu'on la voit ſouvent régner dans les en-

droits, où des nuits froides ſuccédent à des journées chaudes.

L'eau de marais, ou l'eau dormante pour boiſſon.

Pour nourriture les viandes, ou les poiſſons, qui commencent à ſe corrompre, ainſi que le pain moiſi, ou pétri de grain qui l'ait été.

Des obſervations ſûres & réitérées ont appris, que les fruits d'été ne donnent preſque jamais la Dyſenterie, l'excès en peut cependant nuire.

Cette maladie, provenant des cauſes que l'on vient de rapporter, infecte bientôt toute une Armée: les exhalaiſons putrides des matieres fécales infectent ſur-

tout les soldats sains, lorsqu'ils se servent des mêmes latrines, que les malades.

C'est donc à quoi il faut extrêmement prendre garde, dans le tems que la Dysenterie régne parmi les Troupes; & il seroit très-bon de creuser des fosses profondes pour servir de lieux aux malades, de couvrir de terre plusieurs fois le jour les matieres qu'ils rendent, & d'avoir d'autres fosses, qui ne serviſſent qu'aux soldats qui sont en santé.

Il est aussi très-bien, pour empêcher les progrès de cette maladie, de changer, s'il se peut, souvent de camps; & l'on voit, par ce qui a été dit ci-devant de

ſes cauſes, qu'il faut les éviter autant qu'il eſt poſſible.

Voici, au reſte, la maniere de traiter la Dyſenterie.

Si le malade eſt ſanguin, & qu'il ait une grande chaleur par tout le corps, ou beaucoup de de fiévre, il faut lui faire au bras une ſaignée de huit à dix onces; mais il eſt rare, que l'on trouve ces ſymptomes; la Dyſenterie eſt peu ſouvent accompagnée de fiévre, & la ſaignée ne ſert alors de rien, il ſuffit de donner au malade de la poudre N° 46 dans du vin.

Après le premier vomiſſement que ce remede occaſionnera, il faut lui faire boire de l'eau tiéde

avec un peu de miel ; cela en provoquera un nouveau, après lequel on lui donnera encore de l'eau tiéde, en continuant ainſi, juſqu'à ce qu'il ne rende plus l'eau qu'il avale.

Lorſqu'après la derniere fois qu'il aura vomi, le malade ſe ſera repoſé pendant deux heures, on lui donnera quelques petites tranches de pain grillé, que l'on trempera dans quatre onces de vin froid, & l'on y ajoutera, pour le rendre plus agréable, un peu de canelle, & de ſucre pillés. Le ſoir on lui ſera prendre la pillule N° 47.

Il faut, le jour ſuivant, répéter les mêmes remedes ; & ſi la ma-

ladie ne ceſſe, ou ne diminue pas conſidérablement, il faut encore ſuivre la même méthode le jour enſuite.

Mais ſi le mal a diminué conſidérablement, on laiſſera un jour d'intervalle entre l'uſage de ces remedes, avant de les donner pour la troiſieme fois.

L'expérience a démontré, qu'on s'eſt très-bien trouvé de donner le matin, au lieu de la poudre N° 46, celle N° 48, & le ſoir la pillule N° 47. Il faut, au reſte, répéter juſqu'à trois fois (en laiſſant un jour d'intervalle) l'uſage de ces remedes, à moins que la Dyſenterie n'ait auparavant ceſſé. Lorſque le remede N° 48 agit

trop lentement dans des corps robuſtes, on peut en aûgmenter la doſe juſques à dix ou douze grains. Après ces évacuations, le malade prendra pendant quelques jours, le matin & le ſoir, une dragme de l'électuaire N° 49.

Il faut qu'il boive beaucoup, & que ſa boiſſon ſoit compoſée de deux tiers de décoction d'orge, ou de millet, & d'un tiers de lait frais.

Pour alimens, on doit lui donner de la bouillie au lait, faite avec de lorge, de l'avoine, du millet, ou du riz; & lorſque l'exceſſive puanteur des matieres commence à diminuer, on peut

faire les mêmes bouillies au bouillon de viande.

Si cependant la malignité, ou la durée de la maladie occaſionnoient l'anéantiſſement des forces, il ne conviendroit point de ſe ſervir de remédes évacuans, parce que, dans ce cas, le malade n'eſt déja que trop foible.

On connoît que le malade eſt dans cet état par la violence des tranchées, & des épreintes cruelles qu'il ſouffre, par la petiteſſe du pouls, qui eſt vacillant, par la pâleur du viſage, par un dégoût de tous les alimens, & par une ſoif inextinguible.

Il faut pour lors lui donner, d'heure

d'heure en heure une once du remede N° 50, & lui faire prendre le matin & le soir la pillule N° 47.

Lorsque les mauvais symptomes commenceront à disparoître, & que les forces reviendront, on lui donnera le matin la poudre N° 44, & le soir la pillule N° 47, ce que l'on continuera (en laissant un jour d'intervalle) jusqu'à trois fois; si la maladie n'a point auparavant cessé.

Le malade prendra ensuite, aussi pendant quelques jours, le matin, à midi, & le soir, une dragme du remede N° 49.

Quelquefois les intestins ayant

été excoriés par le passage fréquent des matieres âcres, le malade se sent incommodé par des envies continuelles d'aller à la selle, quoiqu'il rende peu ou point de matieres; dans ce cas il faut lui donner matin & soir le lavement N° 51, & le lui faire tenir long-tems.

Si après les évacuations, il reste dans le bas-ventre de semblables douleurs, le malade se sentira beaucoup soulagé en avalant une fois le jour un œuf mollet avec du beurre frais.

DE L'INFLAMMATION DES INTESTINS.

LES causes de l'Inflammation des Intestins (maladie fort dangereuse) sont quelquefois les mêmes, que les causes de la dysenterie.

On connoît l'Inflammation des intestins par une douleur violente dans le bas-ventre du malade, laquelle souvent devient plus forte au tact, par l'enflure du ventre, par des vomissemens & par la constipation. Ces symptomes sont en même tems accompagnés

d'une fiévre aigue & continuelle, d'une grande ſoif, & d'une forte chaleur : le pouls eſt dur, les urines ſont d'un rouge vif & clair, & les forces ſe perdent ſubitement.

Si ces ſymptomes ſont violens la mort s'enſuit d'ordinaire bientôt. Avant que le malade expire, la douleur ceſſe, mais les extrémités deviennent froides & livides, le viſage cadavéreux, le pouls petit, très-vîte & inégal. Tous ces ſignes indiquent que la mort eſt prochaine, quoique le malade, & ceux qui ſont auprès de lui, tirent ſouvent un heureux préſage de la ceſſation de la douleur.

Il faut donc faire auſſitôt une ſaignée aſſez forte, & la répéter hardiment, ſi les douleurs ne ceſſent, ou ne diminuent point conſidérablement; ou bien ſi elles recommencent, on donnera au malade, trois ou quatre fois le jour, le lavement N° 52.

On lui appliquera ſans relâche ſur le ventre de la flanelle trempée dans la fomentation N° 12.

La toilette d'un animal nouvellement tué, appliquée ſur le ventre du malade, produit auſſi un très-bon effet.

On lui donnera de demi-heure en demi-heure une taſſe chaude du remede N° 53.

Si le pouls devient, & reſte égal, ſi la douleur diminue, ſi le malade lâche des vents par le bas, & que le lavement entraîne avec lui des matieres, c'eſt un bon ſigne.

Quelquefois le ventre demeure opiniâtrement conſtipé, malgré pluſieurs lavemens : on a vû dans ce cas, de très bons effets de la fumée de tabac injectée par le fondement.

La décoction d'orge chaude doit ſervir de boiſſon, & des bouillons légers former toute la nourriture, juſqu'à ce que le mal ſoit totalement appaiſé, & ne revienne point de trois jours.

Il faut même encore faire ob-

ſerver au convaleſcent, pendant pluſieurs jours conſécutifs, une diette exacte, dans la crainte que les inteſtins, irrités de nouveau par des alimens trop âcres, n'occaſionnent une rechute.

Cette maladie eſt au reſte ſi violente, que ſi elle ne céde pas bientôt aux remedes convenables, elle dégénere ſans délai en gangrêne mortelle. On peut eſpérer néanmoins, qu'en ſe ſervant exactement des remedes ci-deſſus, on parviendra à réſoudre l'Inflammation des inteſtins.

Si l'on en a fait trop tard uſage, ſi la maladie dure ſans empirer plus de trois à quatre jours, & qu'une douleur ſourde ſuccéde

à la douleur aigue du bas-ventre, si en même tems le malade y ressent une pésanteur inusitée, & qu'il ait des frissons vagues par tout le corps, c'est une marque certaine qu'il se forme un abscès.

Dans ce cas, il faut continuellement lui appliquer sur le ventre, pendant le jour, la fomentation N° 12; & se servir, au lieu de cela, pendant la nuit, d'un emplâtre de *Labdanum*.

Si cet abscès paroît vouloir se faire jour extérieurement, ce qui se peut lorsque les intestins sont accrus au péritoine (quoique cependant ce cas arrive très-rarement) il faut alors le percer

pour en faire ſortir le pus.

Si l'abſcès crêve dans la capacité du bas-ventre, les ſuites en ſont très à craindre, à moins qu'on ne parvienne à l'en tirer ſur le champ, ce qui eſt néanmoins difficile à faire : il n'eſt pas plus aiſé de juger de l'exiſtence de ce cas, parce que la quantité de pus qui ſort de cet abſcès, n'eſt pas aſſez grande pour cauſer au ventre une enflure remarquable.

L'évacuation du pus ſe fait plus fréquemment par le fondement ; le lavement N° 52, répété pluſieurs fois, quand la ſuppuration ſe fait, facilite ſon cours,

parce qu'amolliſſant la ſuperficie intérieure des inteſtins, le pus trouve plus de facilité à couler par-là. Lorſque le pus s'évacue, ſoit qu'il ſorte ſeul, ou avec les excrémens, il faut faire boire au malade beaucoup de décoction N° 16, en l'édulcorant avec du miel, & lui donner trois fois le jour la poudre N° 18.

Sa nourriture doit être compoſée de bouillons, dans leſquels on peut mettre de la chicorée blanche (*endivia*), de la laitue, du cerfeuil, ou d'autres ſemblables herbages tendres. Ces bouillons doivent cependant être paſſés au tamis, pour éviter qu'il

ne ſe forme un amas de matieres épaiſſes dans les inteſtins.

Il faut continuer cette méthode, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus de pus par le ſondement pendant trois jours conſécutifs, & remettre peu-à-peu le malade à ſa maniere de vivre accoutumée.

DE LA PHRÉNESIE.

ON nomme *Phréneſie*, un délire continuel, & accompagné d'une fiévre aigue.

C'eſt par-là qu'on la diſtingue du délire, que l'on remarque quelquefois dans le fort des fiévres intermittentes, & qui finit avec l'accès.

Une chaleur extrême, & un mal de tête violent & inflammatoire, précédent d'ordinaire la Phrénéſie : les yeux & le viſage ſont rouges ; lorſqu'on interroge les malades, ils répondent avec férocité ; ils amaſſent des floc-

tons de leurs couvertures.

Les causes les plus fréquentes de cette maladie sont : l'ardeur du soleil à laquelle le soldat est exposé, sur-tout si c'est nue tête & qu'il s'endorme dans cet état ; les longues veilles ; un mouvement extrême de colere ; les excès en vin, eau-de-vie, & autres liqueurs fortes.

Dans cette maladie le pouls est ordinairement dur, & la respiration grande & peu fréquente.

La Phrénesie est au reste très-dangereuse, & souvent elle occasionne une mort prompte ; car c'est une véritable inflammation des meninges, & quelquefois même du cerveau.

Le vomiſſement de matieres verdâtres, le crachement fréquent, les friſſons, les urines crues, aqueuſes & peu colorées, la convulſion, & point de ſoif, ſont de mauvais ſignes : les hémorrhoïdes coulantes, le flox de ventre, l'hémorragie abondante du nez, ſoulagent le malade.

La douleur de poitrine, ou aux parties inférieures, eſt bonne dans cette maladie ; une toux forte, qui ſurvient, apporte auſſi quelquefois du ſoulagement à ce mal.

La ſaignée eſt ici eſſentiellement néceſſaire ; elle doit être forte, & ſe faire principalement au pied : il faut la répéter, ſi la

fiévre continue avec une grande chaleur : il eſt bon auſſi, après la premiere ſaignée au pied, d'en faire une aux jugulaires.

Il faut au reſte répéter les ſaignées juſqu'à la diminution de l'extrême chaleur & de la férocité du délire. Pendant que le malade ne dort point, il faut lui faire prendre d'heure à autre une taſſe chaude du remede N° 54.

Pour boiſſon ordinaire, il faut lui donner abondamment de la décoction N° 25 ; & le matin, & le ſoir, on lui donnera le lavement N° 11.

Si les hémorrhoïdes ſe gonflent, on appliquera les ſangſues.

Il eſt bien auſſi de raſer la tête

du malade, & de lui faire souvent rincer la bouche avec de l'eau chaude ; il faut lui appliquer sur le front une compresse pliée en quatre doubles, & imbibée d'oxycrat, ou eau & vinaigre en égale quantité ; l'air frais & tempéré est le plus convenable, & le malade doit, le plus qu'il se peut, être assis dans son lit, la tête élevée.

Il sera même très-bon de le faire lever deux fois le jour, de le mettre dans un fauteuil, & de lui faire prendre des bains de pieds de simple eau chaude. Après le bain, qu'il aura pris le soir, on lui appliquera jusqu'au lendemain matin, aux plantes des pieds, le remede N°55.

Pendant tout le tems de maladie, il faut borner la nourriture à de ſimples bouillons d'orge, ou d'avoine.

Si après l'uſage de ces remedes, la fiévre commence à diminuer ſenſiblement, & la férocité du délire à s'appaiſer, mais que le malade ne dorme point, on lui donnera, ſur le ſoir, l'émulſion N° 17, en y ajoûtant une once & demie de ſirop de pavots blancs.

Cependant il faut ſe garder de faire uſage de ſoporatifs, tandis que la maladie eſt dans ſa force.

Au commencement de cette dangereuſe maladie, il faut em-

ployer vigoureuſement tous les remedes dont on a parlé ; mais quand la chaleur & le délire diminuent conſidérablement, la ſaignée, ni les lavemens ne ſont plus néceſſaires ; la boiſſon N° 25 ſuffit alors, & la nourriture peut être un peu plus forte.

Aſſez ſouvent, malgré la diminution de la maladie, le délire ne cede point tout-à-fait ; mais il ſe perd d'ordinaire inſenſiblement, ſur-tout ſi l'on tient pluſieurs fois le jour, & autant que ſes forces peuvent le permettre, le malade aſſis dans un fauteuil & le corps élevé.

DE L'HÉMORRAGIE DU NEZ.

COMME cette Hémorragie eſt aſſez fréquente dans les fiévres chaudes, qu'elle apporte preſque toujours du ſoulagement au mal, & qu'elle le guérit même quelquefois entiérement, on comprend qu'il ne faut point légerement l'arrêter.

Cependant le ſaignement de nez eſt quelquefois ſi violent, ſoit dans des ſujets malades, ou dans ceux qui ſe portent bien, que le corps en eſt épuiſé au point que le malade tombe dans des foibleſſes totales, & que la

mort peut même s'enſuivre.

Il faut dans ce cas arrêter cette Hémorragie trop forte. Pour juger au reſte ſi l'on doit l'arrêter ou non, il faut faire attention à ce qui ſuit.

Tandis que le pouls eſt encore aſſez plein, que la chaleur du corps reſte égale par-tout, & juſqu'aux extrémités, & que le viſage & les lévres ſont colorés de rouge, on n'a rien à redouter de l'Hémorragie, fût-elle même violente.

Mais lorſque le pouls commence à être vacillant, lorſque le viſage & les lévres ſont pâles, il faut arrêter l'écoulement du ſang.

On y parvient, en appliquant des bandes aux bras & aux cuiſſes du malade, parce que les veines étant comprimées par-là, le ſang reflue en moindre quantité vers le cœur. L'Hémorragie arrêtée, il ne faut point relâcher toutes les bandes à la fois, mais ſucceſſivement & l'une après l'autre, de ſorte qu'on laiſſe un quart d'heure d'intervalle entre chaque bande qu'on relâche.

Si en appliquant ces bandes, ainſi qu'on la dit, l'Hémorragie ne ceſſe point, ou ſi elle revient dès qu'on ôte les bandes, il faut employer les moyens ſuivans.

On fera une tente de charpie, on l'imbibera dans le remede

N° 56, & on la mettra dans celle des narines par laquelle le ſang coule. Si l'on entoure de charpie mouillée dans le remede N° 56, un tuyau de plume, il ſera très-aiſé de l'introduire dans le nez, il faut cependant ne l'introduire d'abord qu'horiſontalement, & à la hauteur d'un demi-pouce à-peu-près, relever enſuite inſenſiblement le tuyau, le pouſſer doucement, & faire entrer par ce moyen la charpie auſſi loin qu'il eſt poſſible de le faire, ſans bleſſer ces parties. L'on comprimera enſuite les narines du malade, l'on tirera doucement le tuyau, & par-là la charpie reſtera dans la narine, dans laquelle on laiſſera la tente,

jusqu'à ce qu'au bout d'un ou de deux jours elle en tombe d'elle-même.

L'agaric de chêne étant d'ailleurs un remede efficace pour arrêter le sang, on peut souffler par un tuyau de plume dans les narines du malade la poudre N° 57.

DE LA FIÉVRE CONTINUE.

ON appelle Fiévre continue, celle qui, depuis le moment que l'accès prend, dure ſans interruption juſqu'à la fin de la maladie.

Les cauſes principales de ces ſortes de Fiévres dans une armée, ſont le travail exceſſif, & l'extrême laſſitude qui en eſt la ſuite, ſurtout pendant les chaleurs, & principalement ſi le ſoldat eſt dans la néceſſité de ſouffrir la ſoif, ou s'il boit trop de liqueurs ſpiritueuſes.

Car

Car les parties les plus fluides & les plus légeres du ſang ſe perdent par-là, & ce qui en reſte, devenu plus épais & plus âcre, eſt propre à cauſer de grandes maladies, & ſur-tout des maladies inflammatoires, parce que la maſſe des humeurs, ainſi épaiſſie, eſt déja très-diſpoſée à l'inflammation.

Lors donc qu'une fiévre de cette eſpece produit une inflammation topique, la maladie prend ſa dénomination de la partie qu'elle affecte : car la pleureſie, la péripneumonie, la phrénefie, le mal de gorge (*Angina*), l'inflammation des inteſtins, &c. ſont ſouvent précédés, & tou-

jours accompagnés d'une Fiévre continue.

Mais lorſque cette Fiévre continue arrive, & qu'elle eſt occaſionnée même par une des cauſes rapportées plus haut, ſans affecter cependant aucune partie en particulier, on la nomme ſimplement Fiévre continue.

Cette Fiévre ſe connoît par les cauſes qui ont précédé, par la vigueur de l'âge, & d'un tempérament chaud & ſanguin, par la dureté & la célérité du pouls, & principalement par une extrême chaleur qui brûle, pour ainſi dire, les doigts de celui qui le tâte. Les urines ſont rouges, épaiſſes, troubles, la langue aride, & la

ſoif grande, la douleur de tête eſt fort ſouvent inſoutenable, & la reſpiration gênée.

Cette maladie, toujours dangereuſe, l'eſt plus ou moins, ſuivant la violence des ſymptomes dont on vient de parler.

Il faut dès le commencement faire une forte ſaignée, & la répéter juſqu'à ce que la grande chaleur & la ſéchereſſe de la langue commencent à diminuer. La décoction d'orge eſt la boiſſon ordinaire & convenable ; mais il faut y ajoûter par livre une once du remede N° 31, & que le malade en boive beaucoup ; on lui donnera auſſi, de deux heures en deux heures, une taſſe de la

décoction N° 54, & deux fois le jour le lavement N° 11.

On continuera cette méthode jusqu'à ce que la maladie s'appaise, ce qu'on connoîtra par la diminution de la chaleur, de la célérité du pouls, & de la soif, par l'humidité de la bouche & de la langue, par la couleur moins rouge des urines, & par le sédiment qu'elles déposent alors. Le régime doit être le même que dans la pleurésie.

Lorsque la maladie diminue, il suffira de faire usage pour boisson ordinaire de la décoction N° 25, & l'on augmentera alors insensiblement la nourriture, jusques à l'entiere convalescence.

Il faut cependant bien remer-quer qu'il eſt auſſi une autre Fié-vre continue, ſans épaiſſiſſement inflammatoire du ſang; mais occaſionnée plutôt par une diſſolution putride des humeurs. Cette derniere eſpece eſt plus mauvaiſe, & plus dangereuſe que l'autre, & fort ſouvent cette fiévre devient très-contagieuſe.

Elle arrive principalement ſi pendant les grandes chaleurs, l'armée campe dans des endroits marécageux; car alors on reſpire un air corrompu par de mauvaiſes exhalaiſons. On voit auſſi régner beaucoup cette eſpece de fiévre, lorſque pluſieurs hommes, fuſſent-ils même ſains, logent en-

ſemble dans un endroit peu ſpacieux, & où l'air ne peut point être aſſez ſouvent renouvellé. Les vaiſſeaux de guerre, & les Hôpitaux, où les malades & les bleſſés ſont à l'étroit, en occaſionnent fréquemment ; ſi ſur-tout l'air ne peut auſſi y être renouvellé aſſez ſouvent, parce qu'alors celui que l'on doit y reſpirer, ſe corrompt tellement par les exhalaiſons des corps, par la puanteur des excrémens, pour la pourriture des parties gangreneuſes, qu'il s'enſuit une fiévre très-mauvaiſe, & vraiment putride, laquelle bientôt devient contagieuſe. C'eſt pour cela qu'on lui donne quelquefois le nom *de Fiévre d'hôpital* ou *de priſon* : elle a au

reſte des ſymptomes particuliers, qu'il convient de décrire exactement, afin qu'on puiſſe connoître par-là cette mauvaiſe maladie.

Elle commence par un friſſonnement qui eſt ſuivi d'une chaleur peu forte : bientôt après le friſſonnement revient, & la chaleur le ſuit encore, de ſorte que les friſſonnemens & les chaleurs alternent entre eux.

L'appétit ſe perd abſolument, le ſommeil eſt inquiet, & ne délaſſe point le corps, une douleur ſourde de tête en affecte ſur-tout la partie antérieure ; le pouls eſt preſque naturel, & la ſéchereſſe de la peau n'eſt pas toujours grande : les malades languiſſent

ainſi pendant quelques jours, ſans être capables de vaquer à leurs fonctions, mais ſans être cependant obligés de garder le lit. Il eſt rare que la langue ſoit aride, elle eſt plus fréquemment molle, humide, & couverte d'une eſpece de croûte d'un jaune tirant ſur le verd. Le malade eſt aſſoupi, mais dort peu, & paroît enſeveli dans de profondes rêveries : dans le progrès du mal, les mains deviennent tremblantes, l'ouïe dure, & la voix foible ; le pouls commence alors à devenir plus débile, & le malade déſire les confortatifs, & le vin. Vers la nuit, tous les ſymptomes s'augmentent : enfin il paroît dans dif-

férens tems de la maladie des taches de pourpre de figure irréguliére.

On regarde avec raiſon comme ſymptomes mortels, l'anéantiſſement ſubit des forces, l'affoibliſſement de la vue, la poſture du malade couché ſur le dos, & retirant à ſoi les genoux, les efforts réiterés pour ſortir du lit, les aphtes noires, les pétéches livides, les rayes auſſi livides répandues ſur le corps, & qui ſemblent être des marques de coups de fouet, le flux de ventre quand il eſt violent, quand les matieres ſont plombées ou noirâtres, & quand il ne fait que diminuer de plus en plus les forces.

Dans cette maladie, la ſurdité n'eſt pas un ſymptome extrêmement mauvais. On obſerve même ſouvent que les convaleſcens deviennent ſourds, & quelquefois ils ont un abſcès dans le conduit de l'oreille.

L'évacuation de matieres bilieuſes par le bas, l'urine épaiſſe, la langue humide, ſont d'un bon augure, ſur-tout ſi les forces du malade ne dépériſſent point.

Les petits boutons rouges en quantité, ou les milliaires blanches & élevées ſont bonnes, ſi en même tems l'expectoration eſt aiſée, & que les urines dépoſent un ſédiment épais. Enfin l'on regarde encore comme un bon

ſigne, lorſqu'il ſurvient une ſueur bénigne qui ſoulage les malades, ou que les parotides ſe gonflent, ou bien lorſqu'il paroît des apthes blanches.

Comme les cauſes que l'on a rapportées de la maladie & des ſymptomes, indiquent qu'ici tout eſt diſpoſé à la pourriture, & que les forces ſont extrêmement abbatues, la ſaignée n'eſt gueres d'uſage, à moins que ce ne ſoit dans des corps replets, & alors une ſeule ſuffit; car on a obſervé que les ſaignées abondantes abbatent ſur le champ les forces, & occaſionnent le délire. Il eſt au reſte très-néceſſaire que l'air ſoit ſouvent renouvellé.

Si le malade a des nauſées ; s'il ſent une peſanteur vers la région de l'eſtomac, & que ſa langue ſoit couverte d'une croûte jaune-verdâtre, il faut lui donner la poudre émétique N° 27, & après le premier effet de cette poudre, lui faire boire, à grands verres, de l'eau tiéde, afin qu'il vomiſſe par-là plus facilement ; il faut de ſuite répéter cette méthode, ainſi qu'il a été dit à l'article des fiévres intermittentes.

Le jour que l'on aura donné l'émétique, le malade prendra ſur le ſóir, le bol N° 58, & il boira enſuite ſix onces du petit lait N° 59 ; ſi par hazard on n'a point à la main aſſez de lait, on peut y

ſubſtituer la décoction N°. 25, en obſervant cependant d'y ajoûter ſur chaque livre deux onces de vin, & une demi-once d'*oxymel* ſimple. Le petit lait, ou la décoction dont on vieut de parler, peuvent ſervir de boiſſon ordinaire, d'autant plus que les malades aiment extrêmement les boiſſons vineuſes & confortatives, & que la maladie s'accommode très-bien de celles dont on parle.

Le malade prendra de ſix heures en ſix heures la poudre N° 60, & il boira chaque fois ſix onces du petit lait vineux ou de la décoction N° 25, dont on vient de parler.

S'il eſt dans une langueur ex-

trême, que les taches de pourpre commencent à disparoître, ou les milliaires à rentrer, souvent la mort suit bientôt les extrêmes anxiétés, & les convulsions qui la précédent dans ce cas. Il faut donc se hâter de donner d'heure à autre au malade une cuillerée du remede N° 61, lui faire toujours boire par-dessus trois onces du petit lait ou de la décoction N°25, & continuer jusqu'à ce qu'il se sente soulagé, & que les taches de pourpre reparoissent, ou que les milliaires recommencent à s'élever, après quoi on lui donnera les mêmes remedes, mais de quatre heures en quatre heures seulement : si par l'effet de ces

remedes, il ſurvient une ſueur douce, & qui ſe répande également par tout le corps, le malade s'en trouvera très-ſoulagé. Si pendant la maladie le ventre eſt conſtipé, il faut faire uſage du lavement N° 52.

Dès les commencemens de la convaleſcence, il convient de faire ſortir les malades des hôpitaux, afin qu'ils puiſſent reſpirer un air pur, ſans quoi la rechute eſt à craindre, & l'on n'en échappe gueres.

DU SCORBUT.

CEtte maladie eſt commune, & de difficile guériſon, ſurtout dans les places aſſiégées, & dans les endroits mal ſains, où quelquefois les troupes ſont obligées d'être en quartier d'hiver.

Elle commence par un engourdiſſement des membres, & par une laſſitude inuſitée de tout le corps; quand on s'éveille, les membres & les muſcles ſemblent extrêmement fatigués & rompus, pour ainſi dire; lorſque la maladie augmente, la reſpiration devient courte & difficile, les cuiſſes enflent quelquefois, le viſage

eſt d'abord pâle, & commence peu après à tirer ſur le brun, la peau eſt chargée de taches de diverſes couleurs, la bouche commence à ſentir mauvais, les dents branlent, les gencives ſe gonflent, démangent, & deviennent douloureuſes & ſanguinolentes pour peu qu'on y touche : on reſſent enfin par tout le corps des douleurs vagues & diverſes.

Dans le progrès du mal, les gencives ſe corrompent, & exhalent une puanteur horrible, les dents jauniſſent, noirciſſent, ſe carient ; quelquefois il ſurvient de fortes hémorragies, il naît des ulcéres très-mauvais, ſur-tout aux cuiſſes, le malade ſent dans tous

les membres des élancemens forts & douloureux, qui augmentent encore pendant la nuit, & le corps eſt couvert de taches livides. Lorſque la maladie eſt parvenue à ce période, elle empire ſubitement; il ſurvient des fiévres de différente eſpece, tout ſe tourne bientôt en pourriture; il arrive des hémorragies mortelles par la bouche, par les narines & par le bas; les viſceres ſe corrompent, les défaillances ſurviennent, & bientôt elles ſont ſuivies de la mort. Les cauſes principales de cette maladie dans les camps & dans les quartiers d'hiver, ſont celles qui ſuivent.

Les mauvaiſes exhalaiſons des

endroits marécageux & des eaux dormantes, l'inaction, la diſette des herbages & des végétaux, la boiſſon d'eaux corrompues & dormantes, l'uſage de la viande & des poiſſons ſalés & fumés, & du fromage âcre & trop vieux, l'humidité des logemens bas & point aſſez expoſés aux vents.

On a auſſi remarqué que la crainte & la triſteſſe occaſionnoient cette maladie, & l'augmentoient dans ceux qui déja en étoient atteints; c'eſt par-là, & par la mauvaiſe nourriture, que ce mal fait ſouvent tant de ravages dans les places aſſiégées.

L'expérience a démontré que dans cette maladie il y a un épaiſ-

ſiſſement joint à l'acrimonie des humeurs, laquelle parmi les troupes eſt ordinairement putride.

C'eſt pourquoi il faut dans la cure avoir ſoin d'atténuer la viſcoſité des humeurs, & de prévenir la pourriture, ou de la corriger ſi déja elle eſt exiſtante.

On comprend auſſi qu'il faut éviter les cauſes du mal, ou du moins les prévenir, quand on ne peut autrement, par tous les ſecours de l'art, & garantir enfin, le plus qu'il eſt poſſible, les ſoldats de cette maladie.

La premiere choſe eſt de corriger l'impureté des eaux; l'on y parviendra en mêlant dans chaque pot d'eau deux onces de vinaigre

& deux onces d'eau de vie ; au défaut de ces eſpeces il faut mettre dans l'eau quelques rouelles de *calamus aromaticus* ; cette plante, qui eſt une eſpece de roſeau, eſt fort commune, & croît ſur-tout dans les endroits marécageux & humides, où le ſcorbut regne le plus ſouvent. Les purgatifs violens, les vomitifs & les ſaignées ne font aucun bien dans cette maladie.

Comme cependant la mauvaiſe nourriture eſt une des cauſes qui la donnent, il faut expulſer ces matieres en évacuant les inteſtins & l'eſtomac ; on peut y parvenir facilement par des purgatifs doux & réitérés pluſieurs fois.

On fera donc pour cela uſage des pillules N° 34, que l'on donnera trois fois au malade, en laiſſant cependant entre chaque fois un jour d'intervalle.

La nourriture doit être compoſée de bouillons au cerfeuil, à l'oſeille, aux épinars, à la laitue, à la chicorée blanche ou *endive*, à la chicorée, aux choux (& ſurtout aux choux rouges,) aux feuilles d'orties tendres, ou enfin à tous autres herbages tendres; il convient de choiſir par préférence ceux qui ſe trouvent le plus à portée.

L'uſage modéré de fruits bien mûrs produira auſſi toujours un bon effet: ſi cependant on ne

pouvoit ſe procurer ni herbages ni fruits, il faut donner au malade des bouillons à l'orge, à l'avoine ou au ris; on peut auſſi lui donner un peu de viande de veau, ou de la volaille avec modération. Après avoir fait uſage de légers purgatifs, il convient de ſe ſervir d'antiſcorbutiques, qui cependant doivent être différens, ſuivant la différente conſtitution du malade.

S'il a froid, s'il a le viſage pâle, s'il a les jambes enflées, ſi la ſoif n'eſt point grande, on lui donnera le matin, à midi, & le ſoir deux onces du remede N° 62, c'eſt-à-dire, une taſſe à thé ordinaire.

S'il a chaud, ſi le pouls eſt fiévreux, ſi la ſoif eſt grande, ſi l'ha-

leine eſt mauvaiſe, ſi les gencives ſont ſanguinolentes & à demi corrompues, le remede N° 62 ne convient point; l'on y ſubſtituera donc le remede N° 63, de façon que le malade en prenne quatre onces le matin, à midi & le ſoir; les fruits bien mûrs, ainſi que les pommes & les poires cuites, que l'on trouve d'ordinaire plus facilement encore, ſont auſſi très-bons.

Il faut au reſte continuer pendant long-tems l'uſage de ces remedes: ſi le mouvement des membres redevient plus facile, ſi les douleurs diminuent, il eſt aiſé de connoître que la maladie ſe tourne en mieux; & alors l'exercice & la bonne nourriture ſuffiront

ront pour achever la guériſon. Pour ôter tous les reſtes du mal, il ſera bien de faire prendre aux convaleſcens le matin, le midi, & le ſoir le remede N° 64, dont on leur donnera cinquante gouttes à la fois dans une portion égale de vin & d'eau.

Quoiqu'il ſoit certain que la maladie ayant ceſſé, les ſymptomes ceſſent également; il n'en eſt pas moins vrai qu'après le ſcorbut on voit ſouvent aux gencives, aux levres, dans l'intérieur des joues, au palais de ceux qui en ont été atteints, des ulceres qui s'étendent bientôt, qui rongent ces parties, & deviennent en peu de tems gangréneux. Ces ulceres trompent

ſouvent ceux qui ne ſont point abſolument au fait ; ils paroiſſent en forme de taches blanches ou jaunâtres, rouges & enflammées dans leur contour, & ſouvent très-douloureuſes. Une grande puanteur les accompagne, & la ſalive qui ſort en aboudance eſt auſſi d'une mauvaiſe odeur. Il faut ſur le champ apporter du remede à ce mal, ſans quoi tout ſera bientôt infecté de pourriture gangréneuſe ; les dents tomberont, les mâchoires ſeront affectées & ſe corrompront entiérement. On viendra à bout de ce mal en touchant légérement & pluſieurs fois le jour, avec un peu de charpie imbibée dans le remede N° 65, les

parties attaquées ; on peut même tenir entre les gencives & les levres, de petites compresses trempées dans le même remede, & les renouveller de tems en tems.

Il faut au reste se garder de frotter fortement les parties affectées, suivant la mauvaise coutume de quelques personnes ; car le mal & les douleurs s'irritent par-là.

Si la puanteur est grande, & que les ulceres s'étendent rapidement, on peut augmenter la dose de l'esprit de sel marin jusqu'à ce qu'on se rende maître de la corruption gangréneuse.

DE LA GANGRENE.

COMME on vient de faire mention de la Gangrene, il paroît convenable d'avertir ici que le quinquina pris intérieurement, eſt un remede très-efficace contre ce mal, quelle que ſoit la partie du corps qui en ſoit affectée.

On donne donc dans ce cas au malade de quatre heures en quatre heures, une des poudres N° 30, juſqu'à ce que la Gangrene commence à ſe ſéparer par-tout des chairs vives, & qu'il ſurvienne une bonne ſuppuration. Quand cela eſt arrivé, il ſuffit

pour lors de donner le matin & le ſoir une de ces poudres, juſqu'à ce que l'ulcere ſoit nétoyé.

On comprend par-là que le quinquina eſt également bon, lorſque les ulceres ſcorbutiques, dans l'intérieur de la bouche, donnent à craindre pour la Gangrene.

DES MAUX VÉNÉRIENS.

LA cauſe des Maladies Vénériennes eſt toujours une contagion qui ſe communique aux corps même les plus ſains, par ceux qui en ſont infectés.

Cette contagion produit pluſieurs maux différens, ſuivant les diverſes parties du corps où elle ſe place, & ces maux en reçoivent en conſéquence différentes dénominations.

S'il n'aît à l'extrémité du membre viril, ou bien au prépuce, de petits ulceres, on les appelle *chancres vénériens*; ſi les papilles

nerveuſes des parties génitales forment de petites élévations, en guiſe de verrues, on les nomme *porreaux vénériens ;* ſi la ſuperficie de la partie intérieure de l'uretre eſt affectée, il arrive une difficulté douloureuſe d'uriner, qu'on appelle *ſtrangurie*, & un écoulement de matiere jaunâtre, verdâtre, & quelquefois même brune ; on donne alors à ce mal le nom de *gonorrhée*, ou *chaude-piſſe ;* s'il ſurvient des tumeurs aux aînes, on les nomme *poulains*. Lorſque le virus a gagné le ſang, & circule avec les humeurs ; s'il s'arrête dans quelque partie du corps, il y produit de nouveau des maux de différente

eſpece ; ſçavoir des puſtules & des taches ſur la peau, qui quelquefois dégénerent en croutes difformes : des ulceres dans le pannicule adipeux, qui n'obéiſſent nullement aux remedes ordinaires, & propres aux autres ulceres, & qui, ayant rongé ces parties, y laiſſent des cicatrices profondes & dégoûtantes ; ces ulceres ne diſparoiſſent que pour reparoître bientôt après dans d'autres parties voiſines.

Le goſier & le voile du palais ſont rongés ſur-tout le plus fréquemment & peu à peu par ce mal ; il paroît alors dans ces parties, une tache qui reſſemble à du lard ; la voix devient rauque,

l'action d'avaler douloureuse, & la tache, dont on vient de parler, gagnant de plus en plus, détruit toujours les parties molles, & attaque ensuite les os du palais & du nez, qui tombent en pourriture, & laissent pour le reste de la vie, une difformité à laquelle il n'y a point de remede.

Cette maladie, sur-tout si elle est invétérée, attaque aussi les os, & y occasionne des tumeurs : si ces tumeurs sont molles, on les nomme *Tophus* ou *Gummi ;* si elles durcissent, on les appelle *nodus* ou exostoses vénériens : il s'ensuit alors une carie la plus mauvaise, & des douleurs insup-

portables, sur-tout pendant la nuit, où la chaleur du lit les augmente ; le jour elles sont plus tolérables.

Lorsque le mal a rongé les os, & qu'il en a attaqué la moëlle, la guérison est extrêmement difficile, & il revient souvent, quoiqu'il paroisse guéri en effet.

On connoît facilement cette maladie par tout ce qu'on vient de rapporter.

On la traite sans aucun danger par la méthode suivante.

On donnera, le matin & le soir au malade, une cuillerée du remede N° 66, & il boira chaque fois qu'il l'aura pris, une livre de décoction d'orge, à laquelle on aura ajoûté une troisieme partie

de lait : cette même décoction avec du lait, pourra ſervir auſſi de boiſſon ordinaire. Si peut-être il étoit trop difficile de ſe procurer du lait, on pourra, pour l'uſage ci-deſſus, y ſubſtituer la décoction N° 67.

Ce remede n'occaſionne aucune incommodité aux malades : il procure aux uns des ſelles légeres, mais rarement ; dans les autres il agit par les urines, & par les ſueurs. Au reſte, on peut en toute ſûreté en continuer l'uſage, juſqu'à ce que tous les ſymptomes du mal diſparoiſſent.

Si le tems eſt ſerein, & l'air tempéré, le malade peut ſortir ; mais il eſt mieux qu'il garde la

chambre pendant les tems froids & humides.

Si le remede paroît agir trop lentement dans des ſujets robuſtes, & lorſque le mal eſt invétéré, on peut en augmenter la doſe juſqu'à une cuillerée & demie, matin & ſoir; ſi même, au bout de quelques jours, on s'appercevoit que les ſymptomes ne diminuaſſent point, on pourroit en donner au malade, matin & ſoir, deux cuillerées, & ainſi en tout quatre cuillerées par jour.

On ne peut limiter le tems pendant lequel le malade doit prendre ce remede: ſouvent, quand le mal n'eſt pas violent, on le guérit en trois ſemaines: la cure eſt

plus longue, lorſqu'il eſt invétéré. Il eſt au reſte certain, qu'on peut en faire uſage pendant long-tems, ſans avoir à craindre aucun inconvénient.

On s'apperçoit que la maladie obéit au remede, lorſque les ulceres commencent à ſe nettoyer, & qu'ils ſe cicatriſent; lorſque les parties corrompues des os s'en ſéparent & tombent, & lorſque les tumeurs diminuent, ainſi que les douleurs nocturnes.

Dans le régime du malade, par rapport à ſa nourriture, il eſt bon de lui donner des bouillons à l'orge, au riz, à l'avoine, ou aux herbages tendres; des viam-

des maigres, du laitage, & des fruits bien mûrs.

Les viandes graſſes, & fumées, ou ſalées, ſont nuiſibles, & le lard ſur-tout.

Il faut cependant faire la remarque ſuivante. Quelquefois la ſalivation ſurvient après l'uſage de ce remede; mais cela arrive rarement, & preſqu'uniquement à ceux qui ont fait auparavant uſage du mercure, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement; cependant, la ſalivation n'étant aucunement néceſſaire pour la guériſon, il faut ſuſpendre l'uſage du remede N° 66, au moment qu'on apperçoit les premiers ſignes d'une ſali-

vation prochaine; on peut néanmoins continuer de se servir de la décoction N° 67.

Voici au reste quels sont les signes d'une salivation prochaine.

Les geneives commencent à s'enfler, à rougir, à démanger, à être douloureuses, & l'haleine à devenir mauvaise; lorsqu'on remarque ces symptomes, il faut tout de suite, ainsi qu'on l'a dit, suspendre l'usage du remede N° 66; mais on peut le recommencer, si au bout de huit ou dix jours, ces mêmes symptomes ont disparu, & que le malade ne soit point encore guéri.

S'il a une gonorrhée, il faut qu'il boive en grande quantité de

la décoction N° 67, afin d'adoucir l'acrimonie des urines : il ſera très-bien auſſi de baigner trois fois le jour, & chaque fois pendant un quart d'heure, le membre viril dans de l'eau & du lait tiédes, en portions égales.

Si, par la ſuppreſſion de la gonorrhée, ou par toute autre cauſe, l'un des teſticules devient enflé & douloureux, & que la bourſe ſoit rouge, il faut d'abord une forte ſaignée, appliquer enſuite ſur le teſticule enflé, la fomentation N° 12, & faire boire au malade beaucoup de décoction N° 1, en y mêlant par livre vingt grains de nître ; après l'appaiſement de la rougeur, de la dou-

leur, & de la fiévre, qui ſouvent accompagne l'enflure des teſticules, on pourra faire uſage du remede N° 66.

Quant aux *Poulains* ou *Bubons vénériens*; s'ils ſont fort durs, on pourra y appliquer un emplâtre de *galbanum*.

DE LA GALLE.

CE mal eſt ſouvent très-incommode dans les armées, & devient tout de ſuite contagieux, à moins qu'on ne ſoit à même de ſéparer d'avec les autres, les ſoldats qui en ſont atteints.

Quoique toutes les parties extérieures du corps puiſſent en être attaquées, la Galle ſe montre d'ordinaire d'abord aux mains, & principalement entre les doigts; il paroît au commencement une ou deux puſtules, qui ſont remplies d'une eſpece d'eau claire, &

qui donnent des démangeaiſons très-incommodes ; ſi on perce ces puſtules en les gratant, l'eau qui en découle, communique le mal aux parties voiſines. Dans le commencement on ne peut guères diſtinguer la Galle, à moins qu'on ne ſoit bien au fait de ce mal ; mais dans ſon progrès les puſtules augmentent en nombre & en grandeur ; lorſqu'on les ouvre en les gratant, il s'y forme des croutes dégoûtantes, & le mal gagne toute la ſuperficie du corps.

Juſques là, la Galle a ſon ſiege entre l'épiderme & la peau ; mais ſi elle dure long-tems, elle paſſe par la peau dans la mem-

brane graiſſeuſe, où elle forme de petits ulceres, & ſouvent en aſſez grand nombre; cette eſpece de Galle eſt plus vilaine, & elle eſt en même tems extrêmement contagieuſe.

On doit au reſte traiter ce mal de la maniere ſuivante.

Il faut ſe tenir le corps propre, & changer ſouvent de chemiſe; ſi la ſaiſon eſt convenable, & qu'on en ait l'occaſion, il faut ſe baigner, ſur-tout dans des eaux qui ſoient impregnées de ſoufre: ſi cela ne ſe peut pas, on a remarqué qu'il eſt très-utile de ſe baigner pendant l'été dans l'eau courante. Il faut parfumer de ſoufre les

chemiſes, culotes, bas, avant qu'on les mette ; mais il faut faire en plein air cette fumigation, de peur que les vapeurs ſulfureuſes ne nuiſent par l'inſpiration.

Le malade prendra, le matin à jeûn, la poudre purgative N° 68, & répétera tous les huit jours l'uſage de cette poudre.

Les jours qu'il ne la prendra point, on lui donnera trois fois par jour, c'eſt-à-dire, le matin, à midi, & le ſoir, une des poudres N° 69.

On oindra tous les ſoirs les parties attaquées de l'onguent N° 70.

Si la Galle couvre le corps entier, & tous les membres, il ne faut point enduire à la fois, & dans le même tems, le tronc & les membres, mais commencer d'abord par les mains & les bras, continuer le lendemain par les pieds, les jambes, les cuisses, & le troisieme jour enfin par le tronc. Le quatrieme jour on recommencera par les mains, les bras; le cinquieme, par les pieds, &c. & ainsi de suite jusqu'à entiere guérison.

On connoît que le malade est guéri, lorsque les pustules se desséchent, que les croûtes tombent, que les ulceres ont disparu,

& qu'ils ne reviennent plus.

Il reſte à la vérité quelques taches ſur la peau ; mais ces marques s'effacent inſenſiblement, & diſparoiſſent avec le tems.

Il faut pendant la cure s'abſtenir de tous alimens ſalés.

DES VERS.

LES soldats sont souvent incommodés des Vers. La mauvaise nourriture, les eaux malsaines, & plusieurs autres causes les engendrent : les vertiges, les nausées, l'enflure soudaine du bas-ventre, sur-tout après les repas, la cardialgie, les grouillemens de ventre, la démangeaison incommode du nez, sont des marques qui indiquent que l'on souffre des Vers. Dans quelques-uns l'appétit est vorace, d'autres le perdent absolument ; le visage est pâle & plombé.

Tous

Tous les ſignes que l'on vient de rapporter, ne ſe font cependant point remarquer à la fois dans chacun des malades; mais plus on en apperçoit, plus on eſt sûr de ſon fait.

La marque la plus évidente eſt, au reſte, ſi le malade rend des Vers, ou par le haut, ou par le bas.

Toute la cure conſiſte à les chaſſer du corps, ce qui n'eſt pas aiſé; car il eſt à remarquer que les Vers ſemblent être comme attachés aux inteſtins; puique ſans cela ils ſortiroient avec les excrémens.

Il convient donc, pour en ve-

nir à bout, de faire prendre, pendant deux jours, au malade des choſes qui, par leur mauvaiſe odeur, infectent, pour ainſi dire, les inteſtins, & de lui donner enſuite un fort purgatif.

Il prendra à ce ſujet, de trois heures en trois heures, pendant deux jours, cinq grains d'*aſſa fœtida*, en forme de pilules.

Enſuite, c'eſt-à-dire, le troiſieme jour, on lui donnera le matin à jeûn, la poudre purgative N° 71, après laquelle il prendra du bouillon léger, ce qu'il continuera de tems en

tems, tandis que ce remede opérera.

Si après cela tous les symptomes ne disparoissent pas encore, il faudra, au bout de huit jours, répéter les mêmes remedes.

FIN.

TABLE

Des Médicamens.

N° 1.

PRenez des eſpeces pectorales (*a*) trois onces, faites les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau commune pendant une demi-heure, paſſez la décoction & donnez en trois livres.

Eſpeces pectorales.

(*a*) Prenez une once de raiſins ſecs mondés; ſix gros de gouſſes de carouge, autant de jujubes, deux onces de dates, une once de figues graſſes, autant d'orge mondé, & demi-once de réglisſe & de capillaire de Canada. Coupez le tout le plus menu que vous pourrez, & les mêlez enſemble.

TABULA

Medicamentorum.

N° 1.

℞. Specierum decocti pectoralis (*a*) unc. iij.

Bulliant in ſ. q. aq. communis per ½ horæ, colat. ℔. iij. exhibe.

Species pectorales.

(*a*) ℞. Paſſular. minor. mundat. unc. j.
filiquæ dulcis,
jujubarum. aa. drag. vj.
dactylor. unc. ij.
caricar. ping.
hordei mundat. aa. unc. j.
glycyrrhizæ.
capillor. vener. aa. unc. ſs.
incidantur & miſceantur.

N° 2.

Prenez huit grains de la maſſe de cynogloſſe, formez-en deux pillules pour une doſe.

N° 3.

Prenez des eſpeces émollientes (*a*) ſix onces, faites les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau commune, juſqu'à conſiſtence de cataplaſme, en y ajoutant ſur la fin une once de graine de moutarde pilée.

Eſpeces émollientes.

(*a*) Prenez de racines de guimauve, une once, de feuilles de guimauve, de mauve, de branqueurſine & de poirée, de chacune deux onces; coupez-les menu, ou pilez-les dans un mortier, & melez-les enſemble.

N° 2.

℞. Maſſæ pillular. de cynogloſſo. gr. viij.
F. pil. n° ij.
pro doſi.

N° 3.

℞. Specierum decocti emollientis (*a*) unc. vj.
Bulliant in ſ. q. aq. communis ad ſpiſſitud. Cataplaſmatis, ſub finem addendo ſem. Sinapi contuſor. unc. j.
m. F. cataplaſma.

Species emollientes.

(*a*) ℞. Radic. herbar. altheæ. unc. jv.
altheæ.
malvæ,
brancæurſinæ,
betæ. aa. unc. ij.
florum camamel. vulg. unc. iij.
inciſa & contuſa miſceantur.

N° 4.

Prenez des fleurs de ſureau une once, faites les bouillir un inſtant dans ſuffiſante quantité d'eau commune ; puis faites-les digérer à une chaleur preſque bouillante l'eſpace d'une demi-heure dans un vaſe couvert. Paſſez la décoction, ſur deux livres ajoutez une once ½ de rob de ſureau, & quarante grains de nitre purifié, & laiſſez fondre le tout enſemble.

N° 5.

Prenez des fleurs de ſureau & de roſes rouges de chacune ½ once ; du nitre purifié une dragme, mêlez le tout, & prenez-en une pincée pour faire infuſer dans de l'eau bouillante en guiſe de thé.

N° 4.

℞. Flor. ſambuc.
unc. j.

Bulliant per momentum in ſ. q. aq. communis vaſe clauſo, dein digere fervide ſpatio ½ horæ, in colat. ℔. ij. ſolve.

Rob. ſambuc.
unc. j. ß.
Nitri puri gr. XL.
m.

N° 5.

℞. Flor. ſambuc.
— Roſar. rubrar. an.
unc. ß.
Nitri puri drag. j.
Miſce.

Pugillum hujus infundat. aquæ fervidæ inſtar potus theæ.

N° 6.

Prenez des feuilles de sené six dragmes, de la scrophulaire aquatique deux dragmes, de l'agaric une dragme, de tamarin ½ once ; faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau commune pendant un quart d'heure : après avoir passé cette décoction, ajoutez-y ½ once de syrop de chycorée avec la rubarbe, & faites-en une potion pour une dose.

N° 7.

Prenez des especes émollientes quatre onces, faites les bouillir une demi-heure dans suffisante quantité d'eau commune, passez la décoction, & donnez en trois livres.

N° 6.

℞. Fol. ſenæ drag. vj.
——Scrophular. aquat. drag. ij.
agarici. drag. j.
tamarind. unc. ß.

Bulliant in ſ. q. aq. communis per ¼ horæ, dein colat : unc. ij. adde.

Syr. cich. c. rheo. unc. ß.

M. F.

Hauſtus una vice ſumendus.

N° 7.

℞. Specier. pro decocto emolliente. unc. iv.

decoque per ½ horæ in ſ. q. aq. communis colat : ℔. iij. exhibe.

N° 8.

Prenez les herbes qui ſont reſtées de la précédente décoction, ajoutez-y deux onces de farine de lin & deux onces d'huile de lin, puis faites un cataplaſme.

N° 9.

Prenez deux pincées de fleurs de roſes rouges & une poignée d'aigremoine, hachez & mêlez bien le tout : prenez-en ce qu'il en faut pour faire une infuſion en guiſe de thé; ajoutez-y un peu de miel, & ſervez-vous-en pour gargariſme.

N° 10.

Mêlez enſemble $\frac{1}{2}$ once de miel roſat & vingt gouttes d'eſprit de ſel marin.

N° 8.

℞. Speciebus apriori decocto reſiduis adde

Far. Semin. Lini: unc. ij.

Ol. lini. unc. ij.

ut fiat lege artis cataplaſma.

N° 9.

℞. Fl. roſar. rubr. pug. ij.

agrimoniæ. man. j.

Miſce.

Infundantur inſtar potus theæ, pro gargariſmate, addito pauco melle.

N° 10.

℞. Mellis roſar. unc. ß.

Spir. ſalis marini. gutt. xx.

Miſce.

N° 11.

Prenez deux onces d'eſpeces émollientes, faites les bouillir pendant une demi-heure dans ſuffiſante quantité d'eau commune, paſſez la décoction, enſuite ſur chaque livre, ajoutez deux onces d'oxymel ſimple & une dragme de nitre purifié, & faites-en un lavement.

N° 12.

Faites une fomentation avec trois onces d'eſpeces émollientes, que vous ferez bouillir pendant une heure dans ſuffiſante quantité d'eau commune, ajoutant deux onces de ſavon de Veniſe pour quatre livres de la décoction, après l'avoir paſſée à travers un linge.

N° 11.

℞. Specierum decocti emollient. unc. ij.
Bulliant in ſ. q. aq. communis per ½ horæ, colat.
℔. j. adde.
Oxym. ſimp. unc. ij.
Nitri puri. drag. j.
miſce.
pro clyſmate.

N° 12.

℞. Specierum decocti emollient. unc. iij.
Bulliant per horam in ſ. q. aq. communis, in colat.
℔. iv. ſolve.
Saponis veneti.
unc. ij.
Miſce.
pro fomento.

N° 13.

Prenez dix onces de décoction d'orge, ajoutez-y deux onces de syrop de pavot rouge, une dragme ½ de nitre purifié, & deux dragmes d'yeux d'écrevisse, mêlez le tout.

N° 14.

Faites un look avec deux onces d'huile d'amandes douces ou de la meilleure huile d'olives, un jaune d'œuf & une once de miel pur, agitez le tout ensemble dans un mortier de marbre.

N° 15.

Faites une poudre avec trois grains de kermés minéral, & vingt grains d'yeux d'écrevisse, pour une dose.

N° 13.

℞. Nitri puri. dr. j. ß.
Lap. cancror. drag. ij.
syr. fl. rhœad. unc. ij.
aqu. decoct. hordei.
unc. x.
misce.

N° 14.

℞. Ol. amygdal. dulc. vel & ejus loco ol. olivar. purissim. unc. ij.
Vitell. ovi n° j.
Bene simul subactis misce mellis puri. unc. j.
M. F. linctus.

N° 15.

℞. Kermes mineral
gr. iij.
Lap. cancror. gr. xx.
M. F. pulv. tenuiss.
pro dosi.

N° 16.

Prenez en parties égales de la véronique, de l'aigremoine, du lierre terreſtre, & de la verge dorée, faites les infuſer dans de l'eau bouillante en guiſe de thé.

N° 17.

Faites une émulſion avec $\frac{1}{2}$ once de ſemences de concombre, huit amandes douces pêlées, deux ameres, ſur une livre d'eau d'orge, paſſez-la enſuite & donnez-la.

N° 18.

Faites une poudre avec quinze grains de myrrhe & $\frac{1}{2}$ dragme d'yeux d'écreviſſe.

N° 16.

℞. Veronicæ,
agrimoniæ,
hederæ terreſtris,
virgæ aureæ an. part.
æqual.
Infundantur aquæ fervidæ inſtar potus theæ.

N° 17.

℞. Sem. cucum. unc. ß.
amygd. excort. dulc.
n° viij.
——— amar. n° ij.
Emulge ſ. a. cum aq.
hordei. ℔. j.
& colat detur uſui.

N° 18.

℞. Myrrh. gr. xv.
Lap. cancror. drag. ß.
M. F. pulv.

N° 19.

Faites deux pillules de cynogloſſe de trois grains chacune, les deux pillules pour une doſe.

N° 20.

Mêlez dans un mortier de marbre ou de verre ½ dragme de beaume de copaü avec un jaune d'œuf & une once de bon miel.

N° 21.

Prenez des feuilles de tuſſilage & de ſcabieuſe, des ſummités de millepertuis de chacun une poignée, deux onces de regliſſe rappée, mêlez le tout, & vous en ſervez en guiſe de thé.

N° 19.

℞. Maſſæ pilul. de cynogloſſ. gr. vj.
Fiant pilulæ, n° ij.

N° 20.

℞. Balſ. copayb. drag. ß.
vitell. ovi. n°. j.
diu ſimul tritis in mortario vitreo adde mellis puri. unc. j.
Miſce.

N° 21.

℞. Tuſſilagin.
ſcabioſ.
ſummit hyperic.
ana m. j.
glycyrrhizæ raſæ. unc. ij.
Miſce.
Infundant inſtar potus theæ.

N° 22.

Mêlez dans dix onces de décoction d'orge une once de syrop d'althea, une dragme de nitre purifié & deux dragmes d'yeux d'écreviſſe.

N° 23.

Prenez du saſſafras deux onces, des trois santaux de chacun deux dragmes, de la regliſſe une once; hachez le tout, & faites-en un mêlange pour le donner en guiſe de thé.

N° 24.

Prenez du laudanum liquide de Sydenham quinze gouttes, du syrop de diacode ½ once, de décoction d'orge une once: faites-en une potion.

N° 22.

℞. Nitri puri. drag. j.
lap. cancror. drag. ij.
syr. alth. unc. j.
decoct. hordei. unc. x.
Misce.

N° 23.

℞. Lign. sassaphras rasi. unc. ij.
—— 3 Santal. an. dr. ij.
glycyrrhiz. rasæ. unc. j.
sciss mista exhibe.
infundantur instar potus theæ.

N°24.

℞. Laud. liquid. Sydenham. gutt. xv.
syr. diacod. unc. ß.
aq. decoct. hord. unc. j.
M. F. haustus.

N° 25.

Donnez quatre livres de décoction faite avec trois onces d'especes febrifuges, que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure dans un vase couvert avec suffisante quantité d'eau commune.

N° 26.

Faites une poudre avec cinq grains de tartre émétique.

N° 27.

Faites une poudre avec $\frac{1}{2}$ dragme d'hypecacuanha.

N° 28.

De la poudre cornachine quarante grains.

N° 25.

N° 25.

℞. Specierum pro decocto antifebril. unc. iij.

Buillant per ½ horæ vase clauso in s. q. aq. communis, dein colat.

℔. iv. exhibe.

N° 26.

℞. Tartari emet.

gr. iv.

F. Pulvis.

N° 27.

℞. Rad. ypecacuanh.

dr. ß.

F. Pulvis.

N° 28.

℞. Pulver. cornachin.

gr. XL.

N° 29.

Faites dissoudre dans ½ livre de décoction d'orge & deux onces d'eau d'écorce de citron, deux dragmes de sel polychreste, une dragme de tartre vitriolé & deux onces de syrop des cinq racines aperitives.

N° 30.

Partagez en douze doses égales une once de quinquina finement pulvérisé.

N° 31.

Mêlez trois livres de miel dépuré avec une livre de bon vinaigre.

N° 32.

Prenez quarante grains de crême de tartre, vingt grains de

N° 29.

℞. Sal. polychr. dr. ij.
— Tartar. vitriol. dr. j.
Syr. 5. rad. aper. unc. ij.
aq. decoct. hord. ℔. ß.
— Cort. citri. unc. ij.
m.

N° 30.

℞. Cort. peruv. unc. j.
F. pulvis tenuis.
Dividendus in xij. doſes æquales.

N° 31.

℞. Mellis deſpumati. ℔. iij.
Aceti vini fragrantis. ℔. j.
m.

N° 32.

℞. Cryſtall. tartar. gr. XL.
Sal. polychr. gr. XX.

sel polychreste, & faites-en une poudre. Donnez-en plusieurs doses suivant le besoin.

N° 33.

Mêlez une once ½ de conserve d'absynthe avec autant de thériaque diatessaron.

N° 34.

Prenez trente grains des pilules de rufus, & faites-en sept pillules.

N° 35.

Mêlez ensemble deux onces d'oxymel scillitique, deux dragmes de sel polychreste, une dragme de tartre vitriolé dans huit onces d'eau commune, & ajoutez-y demi-once d'esprit de menthe.

M. F. pulv.

Dentur plures tales doſes prout opus erit.

N° 33.

℞. Theriac. diateſſar. conſerv. abſinth. an. unc. j. ß.

Miſce.

N° 34.

℞. Pill. ruffi. gr. xxx.

F. pill. vij.

N° 35.

℞. Oxym. ſcillit. unc. ij.
ſal. polychr. dr. ij.
—— tartar. vitriol. dr. j.
aq. communis. unc. viij.
ſp. Menth. unc. ß.

m.

N° 36.

Faites un électuaire avec deux dragmes de sel polychreste, une dragme de tartre vitriolé, trois onces de thériaque diatessaron, & du syrop des cinq racines apéritives autant qu'il en faut pour la consistence.

N° 37.

Prenez ½ livre de racines fraîches de chien-dent, quatre onces de pissenlit, feuilles & tout, coupez & hachez menu ces deux ingrédiens, & faites-les bouillir pendant une demi-heure dans suffisante quantité d'eau commune, ou de petit lait s'il s'en trouve, passez ensuite & exprimez

N° 36.

℞. Sal. polychr. dr. ij.
— tartar. vitriol. dr. ʃ.
theriac. diateſſar. unc. iij.
ſyr. ʒ. rad. q. ſ. u. F. electuarium.

N° 37.

℞. Rad. recent. graminis. ℔. ß.
— Taraxaci cum toto. unc. iv.
Sciſſa tuſa bulliant in ſ. q. aq. communis, vel & ſeri lactis, ſi commodè haberi poterit, per ½ horæ, colat. fortiter expreſſæ. ℔. ij.

fortement le tout, & ajoûtez à deux livres de cette décoction trois onces de miel dépuré.

N° 38.

Prenez deux onces de sommités d'absinthe ordinaire ; de racines de calamus, de gentiane & d'impératoire, de chacune une once, de bayes de laurier une once & demie, de celles de genievre trois onces, de semences de daucus de crête une once ; coupez & écrasez le tout ensemble ; faites-le ensuite infuser pendant vingt-quatre heures dans huit livres d'hydromel ou de bon vin à chaud, & observez de tenir le vaisseau bien fermé.

adde mellis puri.
unc. iij.
Misce.

N° 38.

℞. Summit absinth. vulgar. unc. ij.
rad. calami aromat.
— gentian.
— imperator. an.
unc. j.
baccar. lauri. unc. j. ß.
— juniper. unc. iij.
sem. dauci cret.
unc j.
Scissa tusa mista, infundantur calide vase clauso in vini boni, vel & hydromelitis. ℔. viij. per 24. horas.

N° 39.

Faites infuſer dans deux livres de bon vin une demi-once de ſquille fraîche.

N° 40.

Diſſolvez une dragme de camphre dans une once d'huile d'amandes douces par le moyen de la trituration dans un mortier.

N° 41.

Faites une poudre avec quinze grains de rubarbe pulvériſée, & quarante grains de ſucre, & incorporez-y quatre gouttes d'huile d'anis.

N° 42.

Prenez huit onces d'eau diſtillée de menthe, & ajoûtez-y $\frac{1}{2}$ once d'eſprit auſſi de menthe.

N° 39.

℞. Scillæ recent. unc. ß.
infundatur ℔. ij
vini boni.

N° 40.

℞. Camphor. drag. j.
Solvatur terendo in mortario in
ol. amygdalarum dulc.
unc. j.

N° 41.

℞. Ol. ſtill. ainſi gutt. iv.
ſacchari puri ſicci. gr. XL.
rhei grana XV.
M. F. pluv.

N° 42.

℞. Aq. ſtill. menth.
unc. viij.
Sp. menth. unc. ß.
miſce.

N° 43.

Mêlez ensemble une once d'eau distillée de canelle, une demi-livre d'orge, une demi-once de sirop de pavots blancs, une demi-dragme d'yeux d'écrevisses & trois grains d'opium.

N° 44.

Faites une poudre avec une dragme de rubarbe & une demi-dragme de myrobolans citrins.

N° 45.

Faites un bol avec une dragme de thériaque.

N° 46.

Prenez quarante grains d'hypecacuanha en poudre subtile.

N° 43.

℞. Aq. still. cinamomi. unc j.
— Hordei. ℔. ß.
Opii puri. gr. iij.
Lap. cancror. dr. j. ß.
Syr. papav. alb. unc. ß.
misce.

N° 44.

℞. Rhei elect. drag. j.
Myrobolanor. citrinor. drag. ß.
M. F. pulv.

N° 45.

℞. Theriac. androm. drag. j.
F. bolus.

N° 46.

℞. Rad. ypecacuanhæ. gr. XL.
F. pulvis.

N° 47.

Faites une pillule d'un grain d'opium.

N° 48.

Prenez huit grains d'antimoine ciré, & faites-en une poudre.

N° 49.

Prenez bol d'armenie six dragmes, gomme arabique une dragme, thériaque une once & demie; faites du tout un opiat avec une quantité suffisante de sirop de pavots blancs.

N° 50.

Mêlez ensemble une demi-livre de bon vin, une livre & demie de décoction d'orge, une once de canelle, & six dragmes de sucre.

N° 47.

℞. Opii crudi gr. j.
Fiat pilula.

N° 48.

℞. Vitri antimonii cerati.
gr. viij.
F. pulvis.

N° 49.

℞. Boli armenæ. dr. vj.
gummi arab. drag. j.
theriac. androm.
unc. j. ß.
syr. pap. alb. q. s. u.
F. electuar.

N° 50.

℞. Vini boni ℔. ß.
decocti hordei ℔. j. ß.
aq. cinnamomi unc. j.
sacchari puri drag. vj.
misce.

N° 51.

Faites un cliſtere avec deux dragmes de thérébentine bien diſſoute, par le moyen d'un jaune d'œuf ; ajoûtez-y une demi-once de thériaque & cinq onces de lait récent.

N° 52.

Faites bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau pendant une demi-heure deux onces des eſpeces émollientes ; paſſez la décoction ſur dix onces d'huile de lin, & faites-en un cliſtere.

N° 53.

Faites une décoction avec deux poignées de feuilles de guimauve, une once de racine de guimauve, deux dragmes de ſemence

N° 51.

℞. Terebinthi. puræ dr. ij.
vitell. ovi n° 1.
diu simul tritis & bene permistis adde
theriac. androm. unc. ß.
lactis puri recent. unc. v.
M. F. clysma.

N° 52.

℞. Specier. decoct. emoll. unc. ij.
Bulliant in s. q. aq. communis per ½ horæ colat. unc. x. adde
Ol. lini unc. ij.
M. F. clysma.

N° 53.

℞. Fol. alth. M. ij.
rad. alth. unc. j.
sem. lini contus. dr. ij.

de lin concaſſée. Lorſque le tout aura bouilli l'eſpace d'une demi-heure dans ſuffiſante quantité d'eau commune, paſſez la décoction, & ajoûtez-y ſur trois livres une dragme de nître pur, & trois onces de miel dépuré.

N° 54.

Prenez trois onces de tamarins, faites les bouillir pendant un quart-d'heure dans ſuffiſante quantité d'eau commune; paſſez la décoction, & ajoûtez-y ſur trois livres une dragme de nître purifié, & deux onces de miel.

N° 55.

Prenez une once de farine de moutarde, une demi-once de farine de lin, une once de farine

Bulliant per ½ horæ in ſ. q. aq. communis. dein colat. ℔. iij.

adde

Nitri puri dr. j.
mellis puri unc. iij.
miſce.

N° 54.

℞. Tamarindor. unc. iij.

Bulliant in ſ. q. aq. communis ¼ horæ, colat. ℔. iij. adde

nitri puri drag. j.
mellis unc. ij.

N° 55.

℞. Farin. ſem. ſinapis. unc. j.
— lini unc. j. ß.

de féves ; ajoûtez-y deux dragmes de sel ordinaire, & du vinaigre en suffisante quantité pour faire une pâte, que l'on appliquera à la plante des pieds.

No 56.

Faites fondre une dragme de vitriol blanc dans une once d'eau commune.

No 57.

Prenez de l'agaric de chêne pulvérisé, autant qu'il en faut.

No 58.

Faites un bol avec une dragme de thériaque & dix grains de sel de corne de cerf.

No 59.

Faites bouillir ensemble pendant un moment deux livres de

— fabar. unc. j.
salis commun. drag. ij.
aceti q. s. ut F. pasta pedum plantis applicanda.

N° 56.

℞. Vitriol albi dr. j.
aq. commun. unc. j.
Misce.

N° 57.

℞. Agarici pedis equini figura pulverisat quantum sufficit.

N° 58.

℞. Theriac. andromach. drag. j.
sal. corn. cervi gr. x.
M. F. Bolus.

N° 59.

℞. Lactis dulcis recent. lb. ij.

lait récent, & quatre onces de vin blanc ; lorsque le lait sera caillé, passez le petit lait & faites en usage.

No 60.

Faites une poudre avec la serpentaire de Virginie, la racine de contrayerva, de chacune dix grains, une demi-dragme de quinquina ; & quatre grains de camphre.

No 61.

Prenez une dragme de camphre, pulvérisez-la dans un mortier en y ajoûtant vingt gouttes d'esprit de vin : ajoûtez-y ensuite deux onces de sucre fin en poudre & dix onces de bon vinai-

vini opt. albi unc. iv.
Bulliant simul. per momentum, dein colostro lactis per colatur : separato, serum purum exhibe.

N° 60.

℞. Rad. serpent. Virgin. rad. contrayerv. an. gr. x.
cort. peruv. drag. ß.
camphor. gr. iv.
M. F. pulv.

N° 61.

℞. Camphoræ dr. j.
teratur in mortario vitreo, addendo guttulas viginti spirit. vini rectificati, dein adde
Sacchari puri sicci unc. ij. diu simul tritis misce

gre, broyez & mêlez bien le tout ; après cela mettez-le dans une bouteille bien bouchée.

No 62.

Faites infuſer dans ſix livres de vin blanc de la racine de raifort fraîche, coupée en rouelles minces, quatre onces, de feuilles de cochléaria & de trefle aquatique, de chacun deux poignées, de la ſauge une poignée ; hâchez les herbes, mettez-les dans le vin, & expoſez le tout à une chaleur douce pendant vingt-quatre heures.

No 63.

Prenez des racines de patience, du polipode de chêne, de chacun une demi-once ; crême de

Aceti

Aceti vini fragantis unc. x.
miſce.
Servetur in vaſe vitreo puro bene clauſo.

N° 62.

℞. Radic. raphan. ruſtic. recent. in minutas taleolas conſciſſi unc. iv.
Fol. recent. cochleariæ
—— Trifol. aquat. an. m. ij.
—— Salviæ m. j.
Sciſſa miſta infunde vaſe clauſo in vini albi opt. lb. vj.
leni calore per 24. horas, & colat. exhibe.

N° 63.

℞. Rad. lapathi acuti
—— Polypod. querni
an. unc. ß.

de tartre trois dragmes; faites cuire le tout l'espace d'une demi-heure dans trois livres de lait frais; passez, & ajoûtez une once & demie de miel fin.

N° 64.

Mêlez ensemble deux onces d'esprit de cochléaria & une once d'élixir de propriété de Paracelse.

N° 65.

Prenez de l'esprit de sel marin une dragme, du miel rosat une once ½, de l'eau commune cinq onces; mêlez le total.

N° 66.

Prenez douze grains de sublimé corrosif, deux livr d'esprit de froment une fois r

Criſtall. tartar. dr. iij.
Decoque per ½ horæ in
lb. ſij.
lactis dulcis recentis, colat.
adde
Mellis puriſſ. unc. j. ß.
Miſce.

N° 64.

℞. Sp cochlear. unc. ij.
Elix. propriet. Paracelſ.
unc. ij.
Miſce.

N° 65.

℞. Sp. ſalis marini dr. j.
Mell. roſar. unc. j. ß.
Aq. communis. unc. v.
Miſce.

N° 66.

℞. Mercurii ſublimati
corroſivi gran. xij.

tifié ; mettez le tout dans un matras bien bouché, & laissez l'y jusqu'à ce que le sublimé corrosif soit fondu de lui-même.

N° 67.

Prenez deux onces de racines de guimauve, faites les bouillir pendant une heure dans suffisante quantité d'eau commune, ajoutez vers la fin une once de reglisse découpée, passez la décoction & donnez-en quatre livres.

N° 68.

Faites une poudre avec quinze grains de scamonée, dix grains de sucre, vingt grains d'æthiops mineral & vingt grains d'antimoine diaphoretique.

Spir. frumenti semel rectificati ℔. ij.
In phiala vitrea pura clausa servetur, donec mercur. sublim. sponte solvatur.

N° 67.

℞. Rad. altheæ. unc. ij.
Bulliant in s. q. aq. communis per horam, sub finem addendo
Glycirriz. rasæ unc. j.
colat. ℔. iv. exhibe.

N° 68.

Scammon. gr. xv.
Sacchari puri gr. x.
Æthiop. mineral. gr. xx.
Stib. diaphoret. gr. xx.
M. F. pulv.

N° 69.

Faites une poudre composée de trente grains de fleurs de soufre & de dix grains d'æthiops mineral, & faites-en vingt-une doses égales.

N° 70.

Faites un onguent avec une once d'æthiops mineral & trois onces de sain-doux.

N° 71.

Faites une poudre avec cinq grains de précipité jaune, quarante grains de jalap, vingt grains de sucre raffiné, broyez bien le tout dans un mortier de verre, en sorte que la poudre soit très-fine.

N° 69.

Flor. ſulphuris gr. xxx.
Æthiopis mineral. gr. x.
M. F. pulv.
dentur tales doſes n° xxj.

N° 70.

℞. Æthiop. mineral.
unc. j.
Axungiæ porcin unc. iij.
M. fiat unguent.

N° 71.

℞. Turbith. miner gr. v.
Rad jalapp. gr lx.
Sacchari puri ſicciſſimi
gr. xx.
M. fiat pulvis tenuiſſ. in mortario vitreo.

Finis.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le livre intitulé *Maladies des Armées;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Octobre 1759.

GUÉTARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nôs Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PHILIPPES VINCENT le fils, Imprimeur-Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Maladies des Armées*, par M. VAN-SWIETEN, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impé-

tant se conformer en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le deuxieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent cinquante neuf, & de notre regne le quarante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil,

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 3175, *fol.* 24, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris le* 22 *Juillet* 1758.

G. SAUGRIN, *Syndic.*

Catalogue des Livres de Médecine, Chirurgie & Pharmacie qui se trouvent chez VINCENT.

TRaité de la Structure du cœur, de son Action, & de ses Maladies, par M. Senac, *in*-4°, 2 *vol.* avec Figures. 21 l.

L'Anatomie d'Heister, avec des Essais de Physique, sur l'usage des parties du corps humain, par M. Senac; Fig. *in*-12. 3 *vol.* 7 l. 10 s.

Lettre sur le nouveau système de la Voix, *in*-12, *broch.* 1 l.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'histoire des maladies, avec des observations sur les points les plus intéressans, par M. Lieutaud, *in*-8°, 1759. 6 l.

Traité d'Ostéologie, par M. Bertin, *in*-12, 4 *vol.* 1754. 10 l.

Recueil de Piéces concernant l'Inoculation de la petite Vérole, *in*-12, 1756. 2 l. 10 s.

Essai sur les Vertus de l'eau de Chaux, pour la guérison de la Pierre; traduit de l'anglois de Robert Whytt, par M. Roux, D. M. *in*-12, 1757. 2 l. 10 s

Recherches historiques & critiques sur les différens moyens qu'on a employés jusqu'à présent pour refroi-

dir les liqueurs ; *in*-12, *broch.* 1758. 1 l. 4 s.

Traité de l'Opération de la Taille, par M. Collot, *in*-12. 2 l.

Pharmacopée galénique & chymique de Charras ; nouvelle édition, augmentée par M. Lemonier, Médecin de Paris, *in*-4°, 1753. 12 l.

Essai sur les Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate, par M. Lorry, *in*-12, 2 *vol.* 1757. 5 l.

Traduction des Ouvrages de Celse, sur la Médecine & la Chirurgie, par M. Ninnin, *in*-12, 2 *vol.* 1754. 5 l.

L'Amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres, par Verduyn, *in*-8°, 1757, *Fig. broch.* 3 l.

Pharmacopée universelle de Quincy, où l'on trouve les préparations nécessaires & la maniere de faire des formules, *in*-4°. 12 l.

Dissertation anatomique & pratique sur une Maladie de la peau fort singuliere, *in*-12, 1755. *broch.* 1 l. 5 s.

Essai sur la maniere de perfectionner l'espece humaine, par M. Vandermonde, *in*-12, 2 *vol.* 1756. 5 l.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. par M. Vandermonde,

in-8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois, qui se vend seize sols. On souscrit pour les douze Cahiers* 9 *l.* 12 *s. Le port par la poste est* 4 *s. dans toutes les villes du Royaume.* C'est à l'année 1758 que commencent les extraits des livres.

Dictionnaire portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs pour s'en préserver, & des remedes les plus efficaces pour se guérir, par M. L***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. de B***, Médecin des Hôpitaux, *in*-8°, 2 *vol.* 1759. 9 l.

Les abus de la Saignée, démontrés par des raisons prises de la nature & de la pratique des plus célébres Médecins de tous les tems; avec un Appendix sur les moyens de perfectionner la Médecine, *in*-12, 1759. 2 l. 10 s.

Six planches d'Accouchemens, par M. Jenthy, Médecin Anglois. 18 l.

Quatre planches du Squelette, par le même. 40 l.

Les Ouvrages de M. DE HALLER.

Les Ouvrages de BOERHAAVE.

99 94 7383

map 60

760